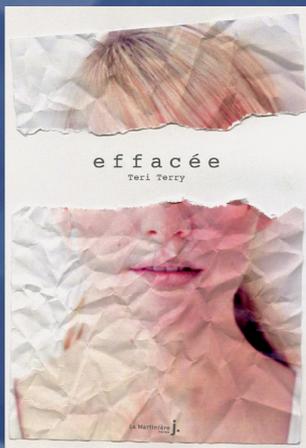
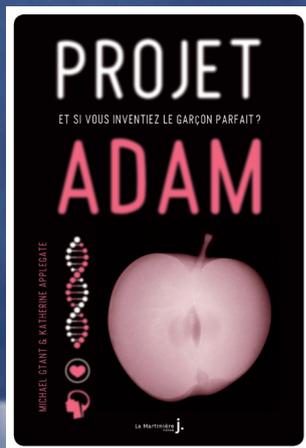
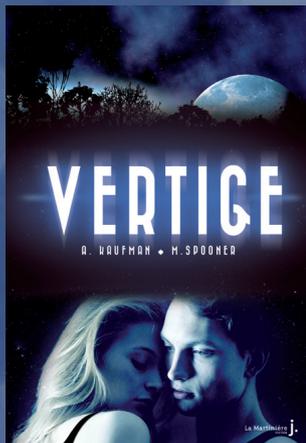


Les Nouveaux Romans de la RENTRÉE 2013

4 extraits gratuits



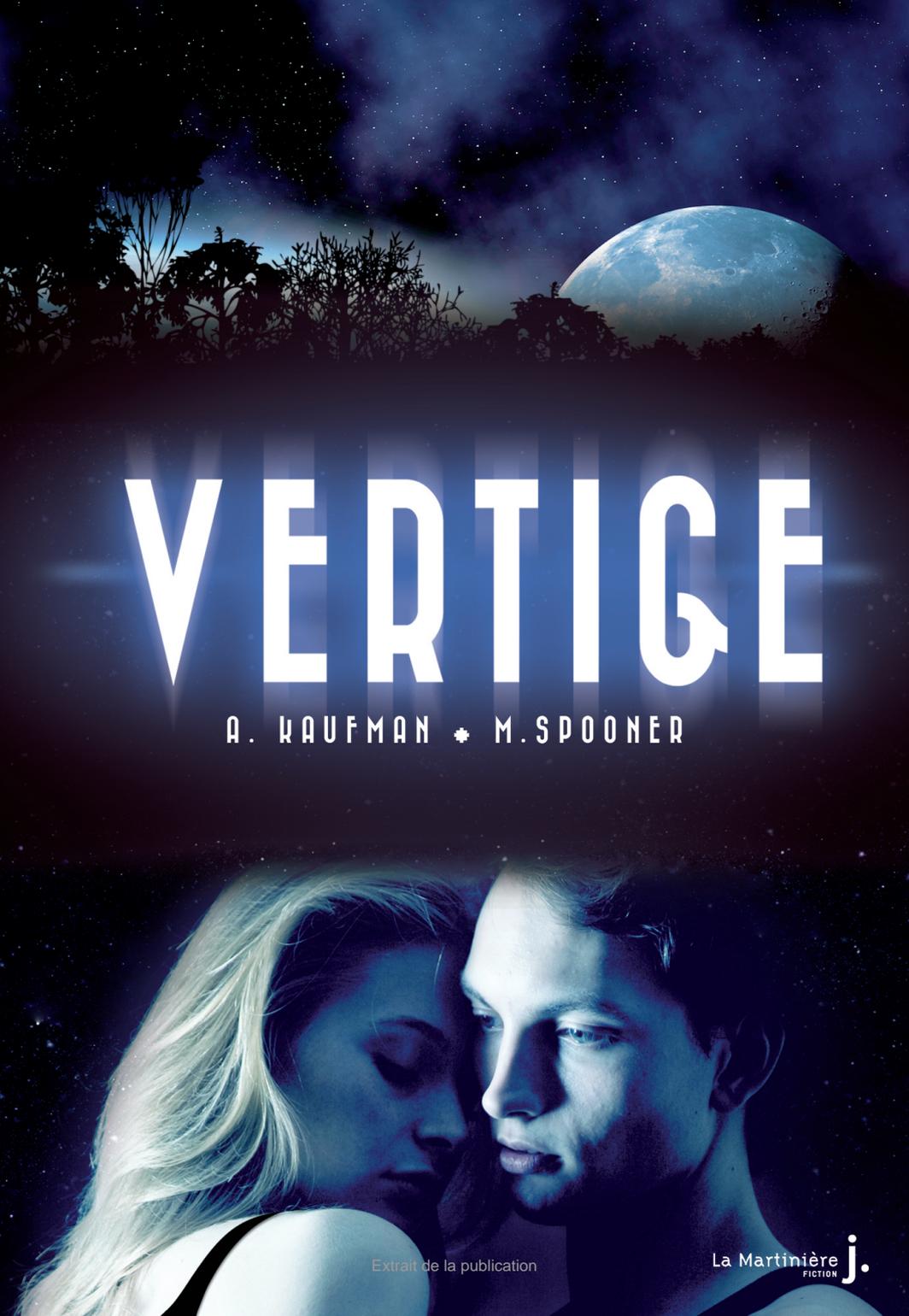
Les eBooks de

La Martinière **j.**
Le journal de la publication
FICTION

© 2013, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

Retrouvez-nous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr
www.facebook.com/editionsdelamartiniere

ISBN : 978-2-7324-6245-5

A romantic couple is shown in a close embrace, their faces nearly touching. The scene is set against a dark, starry night sky with a large, glowing full moon. The silhouettes of tropical plants are visible in the background. The overall mood is intimate and mysterious.

VERTIGE

A. KAUFMAN * M. SPOONER

Extrait de la publication

La Martinière **j.**
FICTION

- **Q**uand avez-vous rencontré Miss LaRoux pour la première fois ?
- Trois jours avant l'accident.
- Quelles étaient les circonstances ?
- De l'accident, vous voulez dire ?
- Non, de votre rencontre avec Miss LaRoux.

Tarver

Le barman m'a servi un cognac dans un verre qui ressemble en tous points à du cristal. En réalité, c'est une résine capable de résister aux faibles vibrations de la vitesse supraluminique. S'il subit un choc, ce gobelet à la fois fin, solide et délicat, se brisera en trois ou quatre morceaux émoussés qui ne blesseront personne.

Ce n'est pas le seul luxe ni le seul artifice de ce salon. Les flammes des bougies qui dansent dans les appliques sont animées par une énergie régulière. Et la musique douce n'est pas jouée par un musicien dans le coin de la pièce, comme chez nous. C'est un enregistrement de synthé.

Debout près de la porte, j'observe deux femmes en robes du soir. Engoncées dans des corsets qui leur donnent un air raide, elles font mine de ne pas avoir remarqué les deux jolies filles assises à côté d'elles, moulées dans des combinaisons-pantalons en caméléon. Le tissu tente en vain de se confondre avec les livres reliés de cuir, sur les étagères derrière elles.

Deux hommes en uniforme gris sombre ont repéré les intruses et se dirigent vers elles.

Les militaires sont toujours bien accueillis dans les salons, essentiellement fréquentés par des promoteurs devenus riches en terraformant des planètes. Ils aiment rester entre eux et se donner des airs importants, et sont flattés par la présence de gradés. Ils veulent tellement faire croire que leur fortune remonte à plusieurs générations, et qu'ils forment une caste supérieure ! Impossible, dans ces conditions, de tolérer de simples technos, qui d'ailleurs ont leurs propres salons sur un pont inférieur.

Ils apprécient aussi les rangées de médailles accrochées sur nos torsos. Seulement moi, je les ai gagnées au combat, alors que mes collègues doivent les leurs à leur ancienneté ou à leurs compétences bureaucratiques. Ils n'ont jamais eu de sang sur les mains et, forcément, je les mets mal à l'aise. Ils sont bien obligés de se rappeler, en ma présence, que leur famille et leur argent les ont dispensés du sale boulot.

Je préfère donc passer mes soirées en solitaire, et je suis venu chercher un livre avant de regagner ma cabine.

Les deux hommes en tenue abordent les technos. L'un est grand et arbore une moustache ridicule. L'autre affecte un air important pour compenser sa petite taille. Je n'arrive pas à entendre ce qu'ils disent à cause de la musique douce et du murmure de la foule, mais je l'imagine sans peine. *Navré, mesdames, mais les gens comme vous n'ont rien à faire ici. Ce salon est réservé aux respectables familles des promoteurs...*

— Et puis quoi encore ? s'indigne une des femmes. Je reste, et vous n'allez pas m'en empêcher !

Sa voix s'élève au-dessus du brouhaha. Des têtes se tournent et deux gentlemen en chapeaux haut-de-forme se dirigent discrètement vers le groupe. Je gagne le fond de la pièce, où les étagères chargées d'ouvrages me rappellent la maison de mes parents. Lorsque je suis allé les voir à ma dernière permission, j'ai lu le dernier recueil de ma mère. J'aime la sensation de tenir un livre dans les mains, des pages que l'on tourne. Cependant, ici, la bibliothèque est surtout décorative : signes extérieurs de richesse dans un monde superficiel.

Je soupire : les livres et le cognac sont les seules choses authentiques de ce salon !

Soudain, une des technos se met à crier et mes camarades officiers décident de les faire sortir de force. Des passagères s'écartent comme si elles craignaient d'être effleurées par cette engeance, et murmurent d'un air réprobateur derrière leurs éventails.

Seule une jeune fille, assise sur un élégant canapé, ne cache pas son amusement, comme si elle donnait raison aux technos d'avoir voulu résister aux conventions.

Elle a une peau parfaite, un joli nez retroussé et la taille si fine que je pourrais la tenir entre mes deux mains. Ses cheveux roux lui tombent plus bas que les épaules, contrastant avec le tissu foncé de sa robe bleu marine. C'est une beauté singulière et altière, bien différente des autres passagères. Un diamant dans un écrin prétentieux.

Elle a dû sentir mon regard car elle me sourit. Et j'ai beau savoir que je ne dois pas approcher les filles de ce milieu-là, au lieu de détourner les yeux, je lui rends son sourire.

Si j'étais sentimental, je parlerais d'un coup de foudre.

Au bout de quelques instants, elle se rappelle les convenances et porte son attention sur ses gants, qu'elle commence à enlever avec une lenteur calculée.

Troublé, je saisis un livre sur l'étagère sans même regarder le titre, et me dirige vers la porte. Sauf que, au dernier moment, je bifurque : la beauté fatale a laissé tomber son gant au moment précis où je suis passé près d'elle. La politesse la plus élémentaire m'oblige à le ramasser.

Je m'incline devant elle :

— Vous n'avez rien à boire, Miss. Puis-je me rendre utile ?

Je pose le gant sur la table, et reste rivé à ses yeux d'un bleu profond, presque aussi foncé que sa robe.

— J'attends des amis, répond-elle en battant ses longs cils soyeux. Je vous remercie, capitaine.

— Commandant, corrigé-je.

Elle sait lire mon insigne, j'en suis sûr. Les jeunes filles de la haute société apprennent très vite à distinguer qui est qui.

— C'est très imprudent de la part de vos amis de vous laisser seule, ajouté-je. Voyez l'engeance que vous attirez !

Cette fois, elle me décoche un grand sourire – juste le temps de révéler deux fossettes. Et là, je fonds. Je ne suis pas seulement séduit par son apparence : j'ai le sentiment d'avoir enfin trouvé un être humain, après des jours d'isolement à bord. Élégance et humour...

Je la regarde retirer son deuxième gant et me risque à nouveau à parler.

— Puis-je me permettre de vous tenir compagnie jusqu'à l'arrivée de vos amis ? Arrêtez-moi si je suis présomptueux...

— Pas le moins du monde ! répond-elle en me faisant signe de m'asseoir. Mais vous risquez de rester un bon moment. La ponctualité n'est pas une qualité très prisée dans l'éducation d'une lady, et mes compagnes n'ont aucun sens de l'heure.

Je ris, pose le livre et mon verre de cognac sur la table, puis me laisse tomber sur le siège en face du sien. Le tissu de son ample jupe effleure mes jambes, mais elle ne recule pas. Je m'enhardis à poursuivre la conversation.

— Lorsque j'étais élève officier, nous devons respecter l'heure à une seconde près. Sans chercher à comprendre les ordres, ni même comment nous en acquitter au mieux. L'important était de s'atteler à la tâche immédiatement.

— Une lady non plus n'est pas censée poser de question. Nous avons cela en commun.

Les fauteuses de trouble ont disparu, et une femme plus âgée, vêtue d'une longue robe bordeaux, ferme la porte derrière elles d'un geste solennel. *Bravo, madame. Surtout, restez entre vous !*

Maintenant, l'attention générale semble se reporter sur moi. Essentiellement de la part des messieurs...

— Hum, fais-je, j'ai l'impression que des gentlemen nous regardent. Suis-je en train de me faire des ennemis mortels ?

— Seriez-vous intimidé, commandant ? raille-t-elle en enlevant son deuxième gant, qu'elle pose sur la table auprès de l'autre.

— Simple curiosité. Je préfère savoir si des rivaux vont me guetter dans les coins sombres. Mieux vaut être prévenu.

— Des rivaux ? s'étonne-t-elle.

Je bois une gorgée pour me donner le temps de répondre.

— C'est sans doute ce qu'ils pensent.

D'un signe de tête, je désigne un groupe en chapeaux haut-de-forme. Dans mon milieu, les hommes se découvrent lorsqu'ils entrent quelque part. Mais en dépit de leurs grands airs, ces nouveaux riches ne connaissent pas les bonnes manières.

— Alors provoquons-les vraiment... propose-t-elle. Lisez-moi un passage de votre livre et je prendrai un air captivé. Vous pouvez aussi me commander à boire.

Je regarde le titre de l'ouvrage que j'ai saisi à l'aveuglette : *Bilan humain des défaites militaires*. Fichtre ! Même avec de la bonne volonté, je doute que ma compagne puisse avoir l'air fascinée par un sujet pareil !

— Je vais plutôt commander à boire, déclaré-je. Cela fait longtemps que je n'ai pas fréquenté un salon mais je crois me rappeler que les cadavres des champs de batailles ne sont pas un sujet de conversation très approprié. Surtout pour une première rencontre.

— Vous avez raison. Généralement, on réserve cela pour la troisième ou quatrième fois, ironise-t-elle. Je vais me contenter d'une coupe de champagne.

Je lève la main pour faire signe à un serveur.

— Vous avez parlé de ce salon avec une petite nuance de dédain, commandant. Or je fais partie de ce monde-là. Vous me le reprochez ?

— Comment pourrais-je vous reprocher quoi que ce soit ?

Je ne sais plus ce que je dis. Cette créature va me faire perdre la tête... Mais le pire, c'est que je suis sincère...

Mon compliment lui a fait baisser les yeux.

— Commandant, vous prétendez avoir été loin de notre société, mais vos flatteries vous trahissent. Votre absence a dû être très brève.

— En fait, nous sommes très raffinés, sur la frontière. De temps à autre, nous nous laissons de guerroyer dans les marais et nous organisons un bal. Rien de tel qu'un champ de mines pour apprendre le fox-trot...

Le garçon la sert et elle porte sa coupe de champagne à ses lèvres.

— Quel est votre nom, commandant ?

— Tarver Merendsen.

Elle ne bronche pas. Ouf, elle n'a pas l'air de savoir qui je suis.

— Ma prochaine affectation me ramènera vers la civilisation, continué-je. Dans quelle partie de ce monde vivez-vous ?

— Corinthe, bien sûr.

La perle de la galaxie... Evidemment.

— Mais, ajoute-t-elle, je voyage beaucoup. Et je me sens tout à fait chez moi sur l'*Icare*.

— Vraiment ? Ce vaisseau est plus grand que toutes les villes que je connais.

— Eh bien, il n'est pas plus long que le *Tentation*. M. LaRoux les possède tous les deux, et il affirme que l'*Icare* est le plus vaste. C'est aussi mon avis.

— En tout cas, les ponts panoramiques sont exceptionnels. La vue est vraiment extraordinaire, quelle que soit la lumière ambiante.

— En effet. Je n'en ai pas assez profité depuis que je suis à bord. Je pourrais peut-être...

Je suis son regard. Une jeune fille blonde fonce vers elle, suivie d'un petit groupe.

— Ah, Lil, tu es là ! s'écrie-t-elle d'un air de reproche.

— Anna, réplique ma compagne, puis-je te présenter le commandant Merendsen ?

Lil n'a pas l'air franchement heureuse de retrouver ses amis, et ses amis ne paraissent pas ravis de me voir non plus.

— Enchantée, me lance Anna d'un ton dédaigneux.

Je reprends mon verre et mon livre : les meilleures choses ont une fin. J'avais l'intention de passer une soirée tranquille. Cette brève rencontre avec une jolie femme a été un bonus.

— J'allais m'en aller. J'ai été ravi de vous rencontrer, Miss, déclaré-je à Lil.

— Moi aussi, commandant Merendsen.

Est-ce une illusion ou bien ai-je vu une lueur de regret dans ses yeux bleus ?

Avec une impassibilité toute militaire, je me lève et m'incline devant elle dans le petit salut que nous réservons aux civils.

Je sens le regard de ses amis me suivre jusqu'à la porte. Ou devrais-je dire, me *pousser* vers la porte ?

- **Q**uand avez-vous revu Miss LaRoux ?
- La veille de l'accident.
- Quelles étaient vos intentions envers elle ?
- Est-ce vraiment pertinent ?
- C'est à nous de juger ce qui est pertinent ou pas, commandant.
- Je n'avais aucune intention.
- Et pourquoi cela ?
- Je savais que tôt ou tard, elle découvrirait ce que j'étais.
- C'est-à-dire ?
- Que je ne venais pas d'une famille riche.

Lilac

— **L**ilac, sais-tu à qui tu parlais ? s'étrangle Anna en regardant le commandant s'éloigner. Je ne lui réponds pas tellement c'est évident : la photo du commandant Tarver Merendsen, héros de guerre, fait la une de tous les journaux depuis des semaines !

Je bois quelques gorgées de champagne tandis que le chevalier servant d'Anna se dirige vers le bar avec Elana et Swann. Je ne prends jamais la peine de mémoriser les noms des conquêtes de ma cousine. D'ailleurs, la plupart du temps, elle ne prend pas la peine de me les présenter.

— Un simple militaire, Lil ! insiste-t-elle comme si j'étais une véritable oie blanche.

Elle peut se permettre ce ton avec moi en raison de notre lien de parenté, mais elle devrait se méfier. Je ne suis pas sûre de le supporter très longtemps...

— Je m'amuse, Anna, soupiré-je avant de vider ma coupe d'un trait, ce qui me vaut un regard noir de ma cousine.

Après la luxure, elle a donc peur que je m'adonne à l'ivresse ?

Elle se glisse dans le siège près de moi.

— Oncle Roderick ne serait pas content d'apprendre que tu lui as parlé. Le commandant Merendsen a beau être un héros, il est pauvre ! Ses décorations ne viennent pas de son lignage. Tu te rends compte ? Il est à la limite de l'imposture...

Maintenant, je comprends pourquoi mon père n'a pas jugé nécessaire de m'octroyer d'autre chaperon que ma chère cousine.

— Si je ne peux pas m'amuser loin de papa, protesté-je, alors à quoi bon voyager sans lui ?

Anna et moi avons chacune notre façon de nous distraire. Et elles sont aussi différentes qu'un rhume des foies l'est de la grippe.

— D'accord, il est plutôt séduisant, admet Anna. Et peu d'hommes portent aussi bien l'uniforme. Mais il n'est pas pour toi. D'ailleurs... Hum... Moi qui ne suis pas la princesse LaRoux, je me demande si je pourrais me procurer le numéro de sa cabine...

Mon cœur se serre. Serais-je jalouse ? Sûrement pas.

Et si j'avais le mal de l'espace ? Non, les déplacements à la vitesse de la lumière ne créent aucune turbulence. On a l'impression d'être immobile. Ce serait plutôt le champagne qui me monte à la tête.

Anna me dévisage et éclate de rire – un tintement argenté et charmant, très travaillé.

— Voyons, Lil, ne fais pas cette tête ! Je plaisantais. Même moi, je ne m'abaisserais pas à ce point. Tu dois absolument éviter ce beau soldat, sinon, je devrais en informer ton père.

Elana, Swann et le chevalier servant reviennent suivis d'un serveur, lui-même chargé d'un plateau de boissons et d'amuse-gueules. Anna renvoie son galant au bar parce que son cocktail contient une brochette de tranches d'ananas et non un bouquet de cerises miniatures.

Elle glousse avec Elana et Swann en le regardant s'éloigner, et décrit les tentatives du bellâtre pour la séduire, au grand amusement général.

Quant à moi, je suis soulagée. Au moins, elle a cessé de me parler de ce héros mal né.

De temps en temps, je jette un œil vers la porte, mais elle a beau s'ouvrir et se fermer des douzaines de fois, Tarver Merendsen ne revient pas. Il connaît les règles aussi bien que moi, et personne à bord n'ignore qui je suis. C'est d'ailleurs très étonnant qu'il m'ait adressé la parole. Mon père a exilé des hommes aux confins de la galaxie pour moins que ça.

En fait, durant cette croisière, je n'ai que l'illusion de la liberté. Drôle de cadeau d'anniversaire... Papa veut me distraire dans une cage dorée ! Quoi qu'il en soit, Anna a raison. Cette rencontre avec cet officier bourré de charme ne doit pas se reproduire. Heureusement, le vaisseau transporte plus de cinquante mille passagers, et la probabilité de le rencontrer à nouveau est quasi nulle.

★

Comme tous les soirs, j'arpente le pont promenade avec Anna, bras dessus bras dessous. Aujourd'hui, Swann nous accompagne. C'est moi qui ai eu l'idée de ces sorties. Ainsi, ma cousine peut débiter ses commérages avant d'aller se coucher, et non toute la nuit au pied de mon lit. J'en ai eu

assez d'avoir les yeux cernés à cause d'elle. Désormais, elle regagne sa suite, contiguë à la mienne, et me laisse dormir.

Pour la énième fois, j'ai encore droit à un sermon sur le commandant. Franchement, on dirait qu'elle m'a surprise en petite tenue sur le pont des troupes ! De la part d'une fille qui passe tant de nuits dans d'autres chambres que la sienne, ces reproches m'étonnent. Que lui a promis mon père pour me surveiller ainsi ? Ou plutôt, de quoi l'a-t-il menacée si elle relâchait sa vigilance ?

Nous arrivons maintenant sur la vaste étendue de pelouse synthétique entourant la poupe. La lumière ambiante, réglée aux horloges du vaisseau, vient de prendre les teintes du crépuscule. Aussitôt, la baie panoramique troque l'image du ciel diurne contre une myriade d'étoiles. C'est un spectacle seulement visible loin des planètes. D'ailleurs, sur Corinthe, il n'y a pas d'étoiles, seulement la douce lueur rose des lumières de la ville qui se reflètent dans l'atmosphère.

Soudain, Anna s'arrête si brusquement que je titube sur mes talons hauts. Heureusement, le tissage synthétique du sol est aussi serré qu'une moquette, sinon je me serais étalée de tout mon long !

Anna fixe quelque chose – ou quelqu'un. Je suis son regard et mon cœur chute au fond de mes souliers de satin mauve.

Le commandant Merendsen !

Il est en grande conversation avec un autre officier. Nous a-t-il vues ?

Pour une fois, c'est moi qui entraîne Anna et non le contraire, maudissant ma coiffure extravagante et ma robe de satin violet. Si je m'étais habillée discrètement, comme les autres femmes de mon rang, j'aurais passé inaperçue !

Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, mais pour le commandant. Si Anna rapporte à mon père que j'ai flirté un tant soit peu avec ce héros sans pedigree, sa carrière est terminée... Je n'ai pas le choix. Il faut absolument l'ignorer.

— Oh non, il ose venir vers nous, murmure Anna. Mais qu'est-ce qu'il a dans le crâne ? Il est mentalement dérangé ou quo...

— Bonsoir, commandant Merendsen !

J'interromps le flot d'insultes de ma cousine avant qu'il ait eu le temps de l'entendre – enfin, je l'espère. L'officier qui l'accompagne attend respectueusement en arrière. Soucieux du protocole, Anna et Swann s'excusent et s'avancent jusqu'à la balustrade pour admirer le paysage stellaire. Cependant, ils restent assez près pour nous entendre.

— Bonsoir, Miss, déclare le commandant en s'inclinant devant moi.

Derrière lui, Anna chuchote quelque chose à Swann qui éclate d'un rire bruyant. Le commandant ne semble pas s'en offusquer et se contente d'un petit sourire.

— Pardonnez-moi, reprend-il, je n'aurais pas dû interrompre votre promenade. J'ai pensé un instant vous convier à visiter la partie panoramique du vaisseau. Mais ce serait sans doute terriblement impoli de vous kidnapper.

Les yeux verts d'Anna ne me quittent pas. Mon père ne pouvait pas choisir meilleure espionne : ma meilleure et ma seule amie.

— Très impoli, en effet, dis-je.

Comme je souris, le commandant me sourit en retour. Alors j'ouvre mon éventail avec une précision calculée. Il est temps de lui faire comprendre la réalité.

— Commandant, rafraîchissez ma mémoire, voulez-vous ? Combien de temps êtes-vous resté à la frontière, déjà ?

Il ne sourit plus. Serait-il assez subtil pour avoir deviné mon intention ?

— Vingt-quatre mois.

— Deux ans ? m'étonné-je. En si peu de temps, vous avez oublié la différence entre un flirt inconséquent et une attirance partagée ?

Le visage du commandant Merendsen reste impassible. Seule la lueur amusée de ses yeux s'est éteinte. Je frissonne de colère. Après tout, c'est de sa faute, si je le traite ainsi ! Comment a-t-il pu être assez bête pour m'adresser la parole ?

Tu lui as souri d'abord, me dit une petite voix dans ma tête. Tu n'as pas pu résister.

D'accord. C'est moi, la responsable. A moi d'assumer...

Finis-en maintenant. Oblige-le à partir, pour son bien.

— Mais peut-être avez-vous toujours ignoré cette différence, ajouté-je, étant donné la « situation » de votre famille.

Il ne dit rien pendant plusieurs secondes, comme frappé de stupeur, puis recule d'un pas et s'incline à nouveau.

— Navré de mon erreur, Miss. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps... Si vous voulez bien m'excuser, je vais prendre congé.

— Bien sûr, commandant.

Sans attendre qu'il s'en aille, je passe devant lui pour rejoindre Anna et Swann, que j'entraîne plus loin, luttant contre l'envie de me retourner pour voir s'il se tient toujours là où je l'ai foudroyé.

— Oh, Lil ! C'était brillant ! s'écrie Anna. Il t'a vraiment demandé de l'accompagner sur le pont panoramique ? Pour voir les étoiles ? Mon Dieu, quel cliché !

Cette fois, j'en suis sûre, les vibrations de vitesse supraluminique me donnent la migraine.

— Si tu es jalouse, demande à ton Monsieur Smoking de la semaine de t'y emmener, répliqué-je d'un ton coupant, avant de me diriger vers l'ascenseur.

Lorsque les portes de la cabine s'ouvrent, deux technos sont déjà à l'intérieur. En me voyant, l'un d'eux chuchote à l'oreille de l'autre avant de marmonner une vague excuse et d'entraîner son compagnon au-dehors.

En dépit de ses précautions, j'ai entendu ce qu'il a dit. *Oh, merde ! C'est la fille LaRoux. S'ils nous surprennent ici avec elle, on est morts, mon pote.*

Je m'adosse au panneau de bois synthétique qui recouvre l'intérieur de la cabine et fixe le symbole qui le décore : le V inversé de la lettre grecque *lambda*, qui fait référence au L de LaRoux Industries, la colossale entreprise de mon père.

Et celle de deux de mes initiales : Lilac Rose LaRoux.

Drôle de bouquet... Vu mon caractère, mes parents auraient dû m'appeler Epine ou, mieux, Belladonne !

— **V**ous ne l'avez pas revue avant le jour de l'accident ?
— C'est exact.

— Avez-vous cherché à la rencontrer ?

— Je n'en avais aucun désir.

— Vous l'avez donc croisée par hasard, ce jour-là ?

— Oui. Pendant l'évacuation.

— Avez-vous tenté de savoir ce qui avait provoqué cette alerte ?

— Vous n'êtes pas militaire, vous ne comprenez pas comment nous fonctionnons. Je ne pose pas de questions, j'obéis aux ordres.

— Rien ne vous a semblé étrange dans cette manœuvre ?

— En tout cas, je n'ai rien remarqué.

SARAH J. MAAS



Keleanna

L'assassineuse

La Martinière **j.**
FICTION

*À tous mes lecteurs de Fiction Press,
qui m'ont accompagnée dès le début et bien après la fin.
Merci pour tout.*

Chapitre premier

Après un an de travaux forcés dans les mines de sel d'Endovier, Keleana Sardothien avait l'habitude de se déplacer entravée, une épée pointée dans le dos. S'il en allait de même pour la plupart des milliers d'esclaves d'Endovier, une demi-douzaine de gardes supplémentaires escortait toujours Keleana sur le chemin des mines ou au retour, ce qui était le traitement de rigueur pour le plus célèbre assassineuse d'Adarlan. En revanche, elle ne s'attendait pas à devoir cheminer au côté d'un homme cagoulé de noir comme celui qui s'approcha d'elle.

Il la prit par le bras et la guida à travers l'édifice étincelant dans lequel résidaient de nombreux officiels et les gardes d'Endovier.

L'homme qui la tenait par le bras était grand et vigoureux, mais elle ne distinguait rien de ses traits dissimulés sous sa cagoule. Quand il tourna la tête vers elle, elle lui adressa un sourire. Il regarda de nouveau devant lui et sa prise se resserra sur le bras de Keleana.

Quand il s'était présenté à son surveillant sous le nom de Chaol Westfall, capitaine de la garde royale, elle avait dressé l'oreille. Soudain, le ciel avait pesé très lourd au-dessus de sa tête, les montagnes s'étaient resserrées autour d'elle et la terre elle-même avait tremblé sous ses pieds. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus ressenti de frayeur, parce qu'elle s'y était purement et simplement refusée. Chaque matin, au réveil, elle s'était répété la même phrase : « Je n'aurai pas peur. » Pendant un an, cette formule lui avait permis de plier sans rompre, et c'était uniquement grâce à elle que les ténèbres des mines ne l'avaient pas engloutie. Mais cela, elle n'était pas près de le confier au capitaine.

Elle examina la main gantée qui serrait son bras. Le cuir noir avait presque la même teinte que la peau crasseuse de son bras.

De sa main libre, elle rajusta sa tunique déchirée et sale, puis réprima un soupir. Comme elle descendait dans les mines avant le lever du jour pour n'en ressortir qu'à la nuit tombée, elle voyait rarement le soleil. Sous sa crasse, elle était d'une pâleur saisissante. Elle avait autrefois été séduisante, belle même, mais quelle importance cela avait-il à présent ?

Ils prirent un nouveau couloir et elle baissa les yeux pour examiner l'épée admirablement ciselée du capitaine. Sa poignée scintillante représentait un aigle aux ailes déployées. Le capitaine remarqua son regard et sa main vint se poser sur la tête dorée de l'aigle. Un nouveau sourire fit frémir les lèvres de Keleana.

« Vous voilà bien loin de Rifthold, mon capitaine, dit-elle en s'éclaircissant la gorge. Êtes-vous venu avec l'escadron que j'ai entendu passer un peu plus tôt ? »

Elle scrutait le visage dissimulé sous la cagoule sans pouvoir rien distinguer. Elle sentait cependant sur elle ses yeux qui l'évaluaient et la sondaient, et elle soutint ce regard. Le capitaine de la garde royale ferait sûrement un adversaire intéressant. Peut-être méritait-il qu'elle fasse un petit effort pour lui.

Il ôta la main de son épée et les plis de sa cape retombèrent, dissimulant la lame. Dans ce mouvement, Keleana entrevit le wyvern d'or brodé sur sa tunique : le sceau royal.

« En quoi les armées d'Adarlan vous intéressent-elles ? » demanda-t-il.

Qu'il était agréable d'entendre une voix semblable à la sienne, froide et claire, même si cet homme n'était qu'une brute !

« En rien », répondit-elle avec un haussement d'épaules, et il grommela.

Quel plaisir ce serait de voir son sang couler sur le marbre ! Elle n'avait laissé libre cours à sa rage qu'une fois, le jour où son premier surveillant l'avait poussée à bout. Elle se souvenait encore de ce qu'elle avait éprouvé en plongeant le pic dans son ventre, et de la sensation poisseuse du sang sur ses mains et sur son visage. Elle pouvait désarmer deux gardes en un clin d'œil. Le capitaine s'en tirerait-il mieux que cet homme ? À cette idée, elle lui adressa un nouveau sourire.

« Ne me regardez pas ainsi », l'avertit-il, et sa main vint se reposer sur son épée.

« Où allons-nous donc ? » demanda-t-elle d'une voix suave en repoussant de son visage une mèche de ses cheveux emmêlés. Comme il ne répondait pas, ses mâchoires se contractèrent.

Les couloirs étaient trop sonores pour qu'elle puisse l'attaquer sans alerter tout l'édifice. Elle ignorait où il avait rangé la clef de ses fers et les six gardes de l'escorte lui compliqueraient encore la tâche, sans parler de ses entraves.

Keleana entendit dans la cour le pas traînant des esclaves regagnant les baraquements en bois où ils passaient la nuit. Les gémissements de douleur mêlés au cliquetis des chaînes formaient un chœur aussi familier à ses oreilles que les chants monotones qu'ils entonnaient au travail. La note du fouet s'ajoutait de temps à autre au concert de brutalité qu'Adarlan réservait à ses plus grands criminels, à ses citoyens les plus pauvres et aux plus récents de ses prisonniers.

Si certains étaient accusés de pratiquer la magie – non qu'ils en fussent capables, puisque toute magie avait disparu du royaume –, depuis peu, un nombre grandissant de rebelles arrivait à Endovier. La plupart venaient d'Eyllwe, l'un des derniers royaumes à résister encore à Adarlan. Pourtant, quand Keleana les avait interrogés, presque tous l'avaient regardé d'un œil mort, car ils étaient déjà brisés. Elle frissonnait à l'idée de ce qu'ils avaient pu endurer aux mains des hommes d'Adarlan. Parfois, elle se demandait s'il n'aurait pas mieux valu pour eux mourir la tête sur le billot. Elle regrettait d'avoir elle-même survécu au soir où elle avait été trahie et capturée.

Elle avait néanmoins d'autres sujets de réflexion tandis qu'elle cheminait avec son escorte. Allait-elle finir au bout d'une corde ? À cette perspective, elle fut prise de nausée. Elle était une prisonnière d'assez haut rang pour que le capitaine de la garde royale se charge en personne de son exécution. Mais alors, pourquoi l'amener ici ?

Ils s'arrêtèrent enfin devant un portail en verre rouge et or si épais que Keleana ne pouvait voir à travers. Le capitaine salua d'un coup de menton les deux gardes qui le flanquaient, et ils frappèrent le sol de leurs lances en réponse.

Le capitaine serra le bras de Keleana à lui faire mal, puis l'entraîna en avant, mais les pieds de la prisonnière étaient aussi lourds que du plomb et elle s'arc-boutait.

« Vous préférez le séjour dans les mines ? demanda-t-il avec une note d'amusement dans la voix.

– Peut-être que si je savais ce qui m'attend, je serais moins tentée de résister, répondit-elle.

– Vous le saurez bien assez tôt. »

Les paumes de Keleana devinrent moites. Elle allait mourir. Son heure était venue.

Le portail s'ouvrit dans un grincement pour dévoiler la salle du trône. Un lustre de cristal en forme de grappe de raisins occupant au moins la moitié du plafond projetait des étincelles sur les vitres des fenêtres. Comparée à la misère régnant à l'extérieur, cette opulence lui fit l'effet d'une gifle, car elle lui rappelait le profit que certains tiraient de son labeur.

« Entrez », gronda le capitaine, puis, de sa main libre, il la poussa en avant. Keleana trébucha et ses plantes de pied calleuses glissèrent sur le sol lisse tandis qu'elle se redressait. Elle regarda en arrière et remarqua que six nouveaux gardes avaient surgi.

Avec le capitaine, cela en faisait treize. L'emblème royal doré était brodé sur la poitrine de leurs uniformes. Ces hommes faisaient partie de la garde personnelle de la famille royale. C'était des soldats impitoyables, prompts comme l'éclair, formés dès leur plus jeune âge à défendre et à tuer. Keleana déglutit péniblement.

Elle avait le vertige et, en même temps, l'impression de peser une tonne. Elle se retourna et se retrouva face à un trône en séquoia lourdement sculpté sur lequel était assis un beau jeune homme. Le cœur de Keleana cessa un instant de battre tandis que tous s'inclinaient devant lui.

Elle se tenait face au prince héritier d'Adarlan.

Chapitre 2

Après un respectueux « Votre Altesse », le capitaine se redressa et ôta sa cagoule, dévoilant des cheveux châtons coupés très court. Keleana fut surprise à la vue de son visage : il était si jeune !

Le capitaine Westfall n'était pas vraiment beau, mais, malgré elle, Keleana trouvait attirantes la rudesse de ses traits et la limpidité de ses yeux brun doré. Elle inclina la tête, soudain désagréablement consciente de sa crasse.

« C'est bien elle ? » demanda le prince, et la tête de Keleana pivota vers lui tandis que le capitaine acquiesçait. Tous deux la dévisagèrent, attendant qu'elle s'incline.

S'incliner devant cet homme ! Dût-on la pendre, elle ne passerait pas ses derniers instants à ramper devant qui-conque.

Un martèlement de pas retentit derrière elle et une main lui empoigna la nuque. Keleana eut seulement le temps d'entrevoir des joues rouges et une moustache sable avant d'être précipitée sur le sol en marbre glacial. La douleur la frappa de plein fouet au visage et sa vision

se brouilla. Malgré ses efforts pour les retenir, des larmes lui montèrent aux yeux.

« C'est ainsi qu'il convient de saluer votre futur roi ! » aboya l'homme au visage rouge.

L'assassineuse expira entre ses dents découvertes et se tordit le cou pour regarder ce misérable courtisan. Il était presque aussi grand que le capitaine et habillé dans des tons rouge et orange assortis à ses cheveux clairsemés. Ses yeux semblables à des obsidiennes étincelèrent tandis que sa prise se resserrait sur la nuque de Keleana. Si elle pouvait déplacer son bras droit de quelques centimètres, elle réussirait à le déséquilibrer. Alors elle empoignerait son épée... Ses fers s'enfonçaient dans son ventre et son visage rougissait de fureur.

Après un instant qui lui parut interminable, le prince parla.

« Je ne vois pas l'intérêt de forcer quelqu'un à s'incliner alors qu'un tel geste est une marque de loyauté et de respect », dit-il sur le ton le plus blasé.

Keleana voulut le regarder de son œil libre, mais n'entrevit qu'une paire de bottes en cuir noir sur le sol blanc.

« Si votre respect pour moi saute aux yeux, duc de Perrington, il me paraît superflu de vous donner tout ce mal pour forcer Keleana Sardothien à partager votre opinion, reprit-il. Vous savez comme moi qu'elle ne porte pas ma famille dans son cœur, mais peut-être votre intention était-elle tout simplement de l'humilier. » Il se tut un instant, et Keleana aurait juré que ses yeux se posaient sur son visage. « Mais je crois qu'elle a eu son compte. N'avez-vous pas rendez-vous avec le trésorier d'Endovier ? » poursuivit-il après un nouveau silence. « Je ne voudrais pas vous retenir plus longtemps que

nécessaire alors que vous avez fait un si long voyage pour le rencontrer. »

Le tourmenteur de Keleana comprit le sous-entendu et la relâcha avec un grognement. Elle écarta sa joue du sol en marbre, mais resta à terre jusqu'à ce qu'il fût sorti. Si un jour elle réussissait à s'évader, peut-être retrouverait-elle ce Perrington pour lui rendre sa politesse.

Quand elle se releva, elle se renfrogna devant l'empreinte sale de sa joue sur le sol immaculé et en entendant le tintement de ses fers dans le silence de la salle. Mais elle avait été formée au métier d'assassineuse dès sa huitième année, depuis le jour où le seigneur des assassins l'avait recueillie à demi morte sur la rive d'un fleuve gelé. Aucune humiliation ne pouvait plus l'atteindre, alors que lui importait d'être sale ? Rassemblant sa fierté, elle rejeta sa longue tresse par-dessus son épaule et releva la tête. Ses yeux rencontrèrent ceux du prince.

Dorian Havilliard lui sourit. C'était un sourire étudié, un sourire de cour. Il était adossé à son trône, le menton dans la main, et sa couronne en or scintillait dans la lumière de la salle. Le wyvern royal doré brodé sur son pourpoint noir lui barrait la poitrine.

Pourtant, l'expression de ses yeux, d'un bleu intense, de la couleur des eaux dans les pays du Sud, et le contraste qu'elle formait avec ses cheveux noir d'encre, frappèrent Keleana. D'une beauté surprenante, il ne devait avoir guère plus de vingt ans.

Les princes ne devraient pas être beaux ! pensa-t-elle. Ce sont des créatures pleurnichardes, stupides et répugnantes ! Pourtant, celui-là... quelle injustice d'être à la fois de sang royal et aussi beau !

« Je croyais vous avoir demandé de la faire nettoyer », dit-il au capitaine Westfall, qui avança d'un pas.

À première vue, on pouvait croire les yeux de Keleana Sardothien bleus, gris, ou peut-être verts, en fonction de la couleur de ses vêtements. De plus près, ces nuances changeantes étaient éclipsées par le liséré d'or lumineux cernant ses pupilles. C'étaient cependant ses cheveux dorés qui attiraient les regards, des cheveux qui conservaient un reste de leur splendeur. Mais en cet instant, face à Dorian Havilliard, elle n'avait guère plus d'allure qu'un rat d'égout. Elle sentit son visage devenir brûlant.

« Je ne voulais pas vous faire attendre, répondit le capitaine au prince.

– C'est sans importance », déclara ce dernier avec un hochement de tête, « Je peux voir de quoi elle est capable. » Il se redressa sans quitter Keleana des yeux. « Je ne crois pas que nous ayons déjà eu le plaisir de faire connaissance, dit-il à Keleana, mais, comme vous le savez sans doute, je suis Dorian Havilliard, le prince héritier d'Adarlan, et peut-être, aujourd'hui, de presque toute l'Erilea. »

Keleana refoula l'amertume que ce nom éveillait en elle.

« Quant à vous, poursuivit-il, vous êtes Keleana Sardothien, l'assassineuse la plus illustre d'Adarlan. » Il examina le corps tendu de Keleana, puis haussa ses sourcils noirs et soignés. « Vous paraissez bien jeune, observa-t-il. J'ai entendu des récits fascinants sur votre compte. Que dites-vous d'Endovier, après l'existence dissipée que vous avez menée à Rifthold ? »

Petit crétin arrogant, pensa-t-elle.

« Je m'y sens comme un poisson dans l'eau, minauda-t-elle tandis que ses ongles abîmés s'enfonçaient dans ses paumes.

– Après un an de ce régime, vous paraissez encore presque vivante, ce qui me surprend plutôt, puisque la survie est rarement supérieure à un mois dans ces mines.

– C’est effectivement un mystère, y compris pour moi-même, répondit-elle en battant des cils et en rajustant ses fers comme si c’étaient des mitaines de dentelle.

– Elle a la langue bien pendue, dit le prince au capitaine. Et elle ne s’exprime pas comme le commun.

– Dieu m’en préserve ! l’interrompit Keleana.

– “Votre Altesse !” lui lança Chaol Westfall.

– Quoi ? demanda-t-elle.

– Vous devez appeler le prince “Votre Altesse” ».

Keleana lui répondit par un sourire moqueur avant de reporter son attention sur le prince.

À sa surprise, ce dernier se mit à rire.

« Vous savez sans doute que vous êtes désormais une esclave ? demanda-t-il à Keleana. Votre condamnation ne vous a-t-elle donc rien appris ?

– Je ne vois pas ce que le travail dans les mines peut vous apprendre, à part l’usage d’une pioche, répondit-elle.

– Et vous n’avez jamais tenté de vous évader ?

– Si, une fois », fit-elle avec un sourire mauvais.

Le prince haussa les sourcils.

« Personne ne m’en avait parlé », dit-il au capitaine.

Keleana regarda par-dessus son épaule Chaol, qui adressa un regard penaud au prince.

« Le surveillant en chef m’a informé seulement cet après-midi qu’il y avait eu un incident, expliqua-t-il. Trois mois...

– Quatre, rectifia Keleana.

– Quatre mois après son arrivée à Endovier, Sardothien a tenté de s'enfuir », poursuivit Chaol.

Elle attendit la suite, mais il avait visiblement terminé.

« Il n'a pas raconté le meilleur ! lança-t-elle.

– Parce qu'il y a mieux ? » demanda le prince, visiblement partagé entre l'envie de sourire et celle de grimacer.

Chaol la foudroya du regard avant de reprendre la parole.

« Il est impossible de s'évader d'Endovier, affirma-t-il. Votre père a veillé à ce que chaque sentinelle soit capable d'abattre un écueil à cent mètres. Toute tentative d'évasion relèverait du suicide.

– Mais vous avez survécu », dit le prince à Keleana.

Le sourire de Keleana s'effaça à ce souvenir.

« Oui, répondit-elle.

– Que s'est-il passé ?

– J'ai vu rouge, dit-elle avec un regard froid et dur.

– C'est là tout ce que vous pouvez fournir comme explication ? demanda le capitaine sur un ton sec. Elle a assassiné son surveillant et vingt-trois sentinelles avant qu'on ne la rattrape. Elle était tout près du mur quand les gardes l'ont assommée, dit-il au prince.

– Et alors ? demanda ce dernier.

– Et alors ? répéta Keleana, fulminante. Savez-vous quelle distance sépare le mur des mines ? » Devant le regard perplexe du prince, elle ferma les yeux et poussa un soupir théâtral. « Entre le puits de ma mine et ce mur, cette distance est de mille deux cents mètres. J'avais demandé à quelqu'un de la mesurer.

– Et alors ? reprit le prince.

– Capitaine Westfall, quelle est en moyenne la distance couverte par les esclaves qui tentent de s'évader ? demanda-t-elle.

– Un mètre, marmonna-t-il. Les sentinelles d’Endovier abattent un fugitif avant qu’il n’ait parcouru un mètre. »

Le silence du prince irrita Keleana.

« Vous saviez que c’était du suicide », dit-il enfin, sans plus aucune trace d’amusement.

Peut-être aurait-elle mieux fait de ne pas parler du mur.

« Oui, répondit-elle.

– Mais on ne vous a pas abattue.

– Votre père a ordonné de me laisser vivre le plus longtemps possible afin que je subisse dans toute son étendue le sort misérable qu’Endovier dispense généreusement à ses prisonniers », dit-elle avec un frisson qui ne devait rien à la fraîcheur de la salle. « Je n’avais jamais eu l’intention de m’évader. »

La pitié qu’elle lut dans son regard lui donna envie de le frapper.

« Avez-vous de nombreuses cicatrices ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. Il sourit comme pour détendre l’atmosphère, descendit de son trône et s’approcha d’elle.

« Tournez-vous pour que je puisse voir votre dos », ordonna-t-il.

Keleana se renfroigna, mais obéit tandis qu’il se rapprochait, imité de Chaol.

« Je les distingue mal sous cette crasse », reprit-il en examinant la peau visible à travers les déchirures de sa tunique. « Quelle puanteur ! s’écria-t-il.

– Quand il est impossible de prendre un bain et de se parfumer, on peut difficilement sentir aussi bon que Votre Altesse », riposta-t-elle.

Le prince tourna lentement autour d’elle. Chaol et les gardes les observaient, la main sur le pommeau de leur

épée. En moins d'une seconde, elle pouvait passer les bras par-dessus la tête du prince et l'étrangler avec ses fers.

« D'après ce que je peux voir, dit le prince, elle a trois grandes cicatrices et sans doute d'autres plus petites. Ce n'est pas si terrible que ce que je croyais, mais... enfin, je suppose que des robes pourront les dissimuler.

– Des robes ? »

Il était si proche d'elle qu'elle pouvait distinguer les détails des délicates broderies de son pourpoint, et sentir non un parfum, mais une odeur de chevaux et de fer.

Le prince lui sourit.

« Quels yeux étranges vous avez ! Et quelle rage vous anime ! » fit-il.

Elle était assez proche du prince d'Adarlan, le fils de l'homme qui l'avait condamnée à une longue et misérable agonie, pour l'étrangler. Elle savait que son sang-froid ne tenait plus qu'à un fil et elle se sentait en équilibre précaire comme si elle longeait le bord d'une falaise.

« J'exige de savoir ce qui m'attend. Que vous m'expliquiez pourquoi vous êtes venus ici et ce que vous voulez de moi, si je ne suis pas destinée à la potence. »

Les deux hommes échangèrent un regard et le prince joignit les doigts.

« J'ai une proposition à vous faire », déclara-t-il.

Keleana se sentit soudain oppressée. Même dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait jamais imaginé que l'occasion de parler avec Dorian Havilliard se présenterait un jour. Elle aurait pu si facilement le tuer, effacer ce sourire de son visage... Elle aurait pu détruire le roi comme il l'avait détruite...

Mais peut-être cette proposition favoriserait-elle ses plans. Elle savait que si elle parvenait à franchir le mur,

elle s'en tirerait. Elle pourrait s'enfuir, disparaître dans les montagnes et vivre en solitaire dans la nature, dormir sur un tapis avec le ciel étoilé pour couverture. Elle en était capable. Il lui suffisait de franchir le mur. Elle avait déjà failli y parvenir...

« Je vous écoute », fut toute sa réponse.

Chapitre 3

Les yeux du prince étincelaient d'amusement devant son impertinence, mais s'attardaient un peu trop sur son corps. Keleana lui aurait griffé le visage avec joie pour oser la regarder ainsi, et pourtant, à l'idée qu'il pût lui accorder un semblant d'attention dans l'état répugnant où elle était, un sourire se dessina lentement sur ses lèvres.

Le prince croisa ses longues jambes.

« Laissez-nous, ordonna-t-il aux gardes. Chaol, restez avec nous. »

Keleana se rapprocha de lui tandis que les gardes sortaient d'un pas traînant et fermaient la porte. Quel ordre stupide, pensa-t-elle. Le visage de Chaol était indéchiffrable. Croyait-il vraiment qu'il pourrait la retenir si elle décidait de s'évader ? Quel projet pouvait leur faire perdre ainsi toute prudence ?

Le prince gloussa.

« Ne trouvez-vous pas votre effronterie téméraire alors que votre liberté est en jeu ? demanda-t-il.

– Ma liberté ? » répéta-t-elle.

C'était bien le dernier mot qu'elle aurait cru l'entendre prononcer.

Il évoquait pour elle un paysage de pins et de neige, de falaises blanchies par le soleil et de mers aux vagues écumantes, un paysage dont le vert velouté des collines et des vallées absorbait la lumière... un paysage qu'elle avait oublié.

« Oui, votre liberté, répondit le prince. Je vous conseillerais donc, mademoiselle Sardothien, de réfréner votre arrogance si vous ne voulez pas reprendre le chemin des mines. Cela dit, il se peut que cette arrogance nous soit utile. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que l'empire de mon père a été bâti sur la confiance et la compréhension, mais cela, vous le savez aussi bien que moi. (Keleana serra les poings tandis que le regard inquisiteur du prince sondait le sien.) Mon père s'est mis en tête qu'il lui fallait un champion.

Elle mit un instant exquis à comprendre, puis renversa la tête en arrière et rit.

« Et il veut que ce soit moi ? Ne me dites quand même pas qu'il a éliminé tous les hommes de valeur de son entourage ! Il doit bien lui rester au moins un chevalier digne de ce nom, un seigneur vaillant et dévoué !

– Surveille ta langue, l'avertit Chaol.

– Et vous ? » demanda-t-elle en le dévisageant, les sourcils levés. (Comme c'était drôle ! Elle, le champion du roi !) « Notre bien-aimé souverain ne vous juge-t-il pas à la hauteur ? »

Le capitaine posa la main sur le pommeau de son épée.

« Si seulement vous vous taisiez un instant, vous pourriez entendre le reste de ce que Son Altesse veut vous dire, répondit-il.

– Eh bien ? » demanda-t-elle en se tournant vers le prince.

Dorian s’adossa à son trône.

« Pour consolider son empire, mon père a besoin de quelqu’un qui l’aide à faire entendre raison aux sujets difficiles, expliqua-t-il.

– Vous voulez dire qu’il a besoin d’un laquais pour ses basses besognes.

– Pour parler crûment, oui. Ce champion devrait réduire ses opposants au silence.

– Le silence de la tombe », fit-elle d’une voix suave.

Un sourire fit frémir les lèvres de Dorian, mais il parvint à se maîtriser.

« En effet », acquiesça-t-il.

Devenir la loyale servante du roi d’Adarlan... Keleana releva le menton. Tuer pour son compte... être une dent dans la bouche de la bête qui avait déjà dévoré la moitié d’Erilea...

« Et si j’accepte ? demanda-t-elle.

– Il vous rendra votre liberté au bout de six ans.

– Six ans ! » s’exclama-t-elle, mais le mot de « liberté » tintait délicieusement à ses oreilles.

« Si vous refusez, reprit Dorian, devant sa question, vous resterez à Endovier. »

Son regard se durcit et Keleana déglutit. Il n’avait pas eu besoin de préciser : « Et vous y mourrez. »

Six ans comme sbire du roi... ou la perpétuité à Endovier.

« Mais il y a un “mais” », ajouta le prince. Elle resta impassible tandis qu’il jouait avec un anneau à son doigt. « Ce n’est pas une offre sans conditions. Mon père a envie de s’amuser un peu. Il va organiser un tournoi. Il a invité

vingt-trois membres de son conseil à parrainer chacun un candidat au titre de champion, qui s'entraînera dans le château de verre pour affronter ses rivaux en duel. Si vous remportez ce tournoi, dit-il avec un demi-sourire, vous deviendrez l'assassineuse en titre d'Adarlan. »

Keleana ne lui rendit pas son sourire.

« Qui seront mes rivaux ? demanda-t-elle.

– Des voleurs, des assassins et des guerriers venus des quatre coins de l'Erilea, répondit-il. Si vous l'emportez et vous révélez à la fois capable et digne de confiance, mon père a juré de vous rendre votre liberté. De plus, tant que vous serez son champion, vous toucherez un salaire conséquent.

– Quels assassins ? demanda-t-elle.

– Aucun de ma connaissance. Aucun de votre renom. Ce qui me rappelle un détail : vous ne combattrez pas sous votre nom.

– Quoi ?

– Vous vous présenterez sous un nom d'emprunt. Vous ignorez sans doute ce qui est arrivé après votre condamnation ?

– Il est difficile d'avoir des nouvelles quand on s'éreinte toute la journée dans une mine. »

Dorian gloussa, puis hocha la tête.

« Personne ne sait que Keleana Sardothien n'est qu'une jeune femme, déclara-t-il. Tout le monde vous croit bien plus âgée que vous ne l'êtes.

– Quoi ? demanda-t-elle en rougissant. Comment est-ce possible ? »

Elle aurait dû se sentir fière d'avoir pu dissimuler son âge, et pourtant...

« Vous avez gardé le secret sur votre identité pendant toutes ces années où vous avez exercé le métier d'assassin. Après votre jugement, mon père a estimé plus... sage de veiller à ce que personne en Erilea ne sache rien sur vous. Il tient à préserver ce secret. Que diraient nos ennemis s'ils savaient que nous tremblons tous de peur devant une jeune fille ?

– Je suis donc esclave dans ce trou sous une identité qui n'est pas la mienne ? Mais quelle idée se fait-on de l'assassineuse d'Adarlan ?

– Je l'ignore et je m'en moque. Je sais en revanche que vous étiez la meilleure de votre profession, et qu'à ce jour, on ne prononce votre nom qu'à voix basse, dit le prince en la regardant fixement. Si vous acceptez d'être mon champion pendant ce tournoi qui durera plusieurs mois, je veillerai à ce que mon père vous libère au bout de cinq ans seulement. »

Bien qu'il la dissimulât de son mieux, elle devinait son anxiété. Il voulait qu'elle accepte, et il le voulait tellement qu'il était prêt à négocier avec elle. Les yeux de Keleana brillèrent d'un éclat plus vif.

« Qu'entendiez-vous quand vous m'avez dit que *j'étais* la meilleure ?

– Vous avez passé un an à Endovier. Comment savoir de quoi vous êtes encore capable ?

– Je suis capable de beaucoup, je vous remercie », dit-elle en nettoyant ses ongles abîmés dont la saleté lui répugnait. (Depuis quand ne s'était-elle plus lavé les mains ?)

« C'est à voir, déclara-t-il. Vous en saurez bientôt davantage sur ce tournoi à Rifthold.

– Malgré le divertissement qu’il procurera la noblesse, ce tournoi me paraît superflu, dit-elle. Pourquoi ne pas tout simplement m’engager ?

– Comme que je viens de vous le dire, vous devez faire vos preuves. »

Elle posa une main sur sa hanche, ce qui fit tinter ses chaînes.

– Je crois que la qualité d’assassineuse d’Adarlan vaut toutes les preuves, affirma-t-elle.

– Oui, dit Chaol, dont les yeux brun doré étincelèrent. Elle prouve que vous êtes une criminelle et que nous ne pouvons vous mettre d’entrée dans le secret des affaires du roi.

– Je jure solennellement...

– Je doute que le roi se fie à la parole de l’assassineuse d’Adarlan.

– Non, bien sûr, mais je ne vois quand même pas pourquoi je devrais passer par toute cette mise à l’épreuve. Je sais que je ne suis probablement... pas très en forme, mais à quoi d’autre vous attendiez-vous alors que je dois me contenter d’une pioche pour tout entraînement dans ce trou ? » riposta Keleana avec un regard vindicatif.

Dorian se renfrogna.

« Vous refusez donc ma proposition ? demanda-t-il.

– Bien sûr que non, lança-t-elle. Je serai votre champion, même si c’est absurde, à condition que vous me libérez dans trois ans au lieu de cinq.

– Quatre.

– D’accord. C’est une bonne affaire. »

Elle pouvait désormais reconquérir sa liberté. En évoquant ce mot, elle sentit soudain l’air froid des grands espaces et le vent des montagnes qui l’exaltait toujours.

Elle pourrait vivre loin de Rifthold, la capitale qui avait autrefois été son royaume.

– J’espère que vous vous montrerez digne de votre réputation, commenta Dorian. Je compte remporter ce tournoi et je n’apprécierais guère que vous me ridiculisiez par une défaite.

– Et si j’échoue ? »

Les yeux de Dorian perdirent leur éclat.

« Alors vous serez renvoyée à Endovier pour y purger le reste de votre peine », répondit-il.

Les rêves radieux de Keleana s’envolèrent comme la poussière d’un manuscrit qu’on referme.

« Dans ce cas, je n’aurais plus qu’à sauter par la fenêtre, dit-elle. Un an dans ce trou m’a éreintée. Je préfère ne pas penser à ce que je deviendrais si je retourne là-bas. Je ne tiendrais probablement pas deux ans de plus. » Elle releva la tête. « Votre proposition me paraît honnête.

– Elle l’est, affirma Dorian », et il fit signe à Chaol. « Menez-la à ses appartements et faites-lui préparer un bain. » Il regarda Keleana. « Nous partons pour Rifthold demain matin. Ne me décevez pas, Sardothien. »

Chapitre 4

Quand Keleana s'effondra enfin sur un lit, elle fut incapable de dormir malgré son épuisement. Après une toilette infligée sans douceur par des servantes, les blessures de son dos la taraudaient et elle avait l'impression que son visage avait été écorché jusqu'à l'os. Elle roula sur le flanc pour soulager son dos endolori, puis passa la main sur le matelas, surprise de sa liberté de mouvements. Avant son bain, Chaol lui avait ôté ses fers. Elle avait tout ressenti vivement : le bruit de la clef dans les serrures, puis l'ouverture et le tintement des fers sur le sol. Elle sentait encore comme le fantôme de ses chaînes sur sa peau. Elle leva les yeux vers le plafond, fit mouvoir les articulations douloureuses de ses poignets et poussa un soupir de satisfaction.

C'était déroutant d'être allongée sur un matelas, de sentir la caresse de la soie sur sa peau et le doux contact d'un oreiller sur sa joue. Elle avait oublié la bienfaisante sensation de propreté de son corps et de ses vêtements. C'était tout à fait insolite.

Son dîner, en revanche, avait plutôt laissé à désirer. Après quelques bouchées, elle s'était ruée dans la salle de bain pour restituer le contenu de son estomac. Elle se dit qu'elle ferait sûrement bonne chère à Rifthold, et surtout, que son estomac se réhabituerait à la nourriture.

Elle n'avait littéralement plus que la peau sur les os. Sous sa chemise de nuit, ses côtes saillaient à la place de la chair qui avait fondu. Et ses seins ! Autrefois bien formés, ils avaient retrouvé la taille qu'ils avaient pendant sa puberté. Elle sentit une boule se former dans sa gorge, mais elle la refoula précipitamment. Le moelleux du matelas l'apaisa et elle s'assoupit, allongée sur le dos malgré la douleur.

Quand Chaol vint la réveiller le lendemain matin, il la trouva enroulée dans une couverture à même le sol.

« Sardothien ! » l'appela-t-il, et elle marmonna en enfouissant son visage dans l'oreiller. « Pourquoi dormez-vous par terre ? »

Elle ouvrit un œil. Bien entendu, il s'abstint de lui dire combien elle avait changé depuis qu'elle était propre.

– Le lit était trop inconfortable », se contenta-t-elle de répondre, mais, à la vue des rayons du soleil, elle oublia immédiatement le capitaine.

C'était une lumière pure, virginale et chaude, dans laquelle elle pourrait se prélasser jour après jour si elle retrouvait sa liberté, une lumière qui éclipserait à jamais les ténèbres sans fond de la mine. Ses rayons filtraient à travers les lourds rideaux et leur clarté inondait la pièce. Keleana tendit vers eux une main hésitante.

Elle courut à la fenêtre et tira vivement les rideaux pour regarder les montagnes grises et le paysage désolé

d'Endovier. Les gardes postés sous sa fenêtre ne levèrent même pas les yeux. Bouche bée, elle contempla le ciel bleu-gris et les nuages filant vers l'horizon.

« Je n'aurai pas peur. » Pour la première fois depuis bien longtemps, cette phrase ne sonnait plus faux.

Elle se sentait joyeuse, radieuse, même, et cette allégresse s'accrut encore lorsque les servantes enroulèrent ses cheveux tressés sur sa nuque et la revêtirent d'une tenue de voyage au raffinement inattendu qui dissimulait sa maigreur pathétique. Elle adorait les vêtements et éclata de rire quand Chaol, agacé de la voir s'admirer devant le miroir depuis cinq bonnes minutes, l'entraîna hors de la chambre.

Le ciel lumineux lui donnait envie de danser et de gambader dans les couloirs. Pourtant, quand ils sortirent dans la grande cour, elle chancela à la vue des monceaux de blocs blancs entassés à l'autre extrémité et des minuscules silhouettes qui entraient et sortaient des innombrables ouvertures creusées dans les montagnes. Une journée de travail avait déjà commencé pour ces misérables et se poursuivrait sans elle quand elle les aurait abandonnés à leur sort. Oppressée, elle détourna les yeux des prisonniers et suivit le capitaine qui se dirigeait vers une file de chevaux sellés qui attendaient près des remparts.

Des aboiements s'élevèrent et trois chiens noirs se détachèrent de la caravane pour se précipiter vers eux. Ils appartenaient certainement à la meute du prince. Keleana posa un genou à terre, et ses blessures l'élancèrent tandis qu'elle prenait la tête des animaux entre ses mains et caressait leur pelage lisse. Ils lui léchaient les doigts et le visage, leurs queues cinglant le sol comme des fouets.

Une paire de bottes couleur d'ébène s'arrêta devant elle et les chiens se calmèrent aussitôt, puis s'assirent. Keleana leva la tête et ses yeux rencontrèrent les yeux saphir du prince d'Adarlan, qui l'examinait attentivement. Il eut un léger sourire.

« Il est curieux qu'ils aient remarqué votre présence, dit-il. Ce n'est pourtant pas dans leurs habitudes. Leur avez-vous donné à manger ? »

Elle secoua la tête, tandis que le capitaine s'avancit derrière elle.

« Aimez-vous les chiens ? » demanda le prince, et elle acquiesça en se demandant pourquoi il faisait déjà si chaud. « Aurai-je le plaisir d'entendre votre voix, ou avez-vous décidé de garder le silence pendant tout le voyage ? »

– Je ne crois pas que vos questions méritaient une réponse à voix haute », répliqua-t-elle.

Dorian s'inclina profondément devant elle.

« Vous m'en voyez navré, gente dame ! Quelle épreuve ce doit être pour vous de condescendre à répondre ! La prochaine fois, je trouverai un sujet de conversation plus palpitant. »

Sur ces paroles, il tourna les talons et s'éloigna, ses chiens dans son sillage.

Keleana se releva, les sourcils froncés, et se renfrogna encore en remarquant que le capitaine réprimait un sourire tandis qu'ils entraient dans la mêlée de la caravane. Toutefois, son violent désir de le fracasser contre un mur s'apaisa quand on lui amena sa monture, une jument pie.

Elle se hissa en selle. Le ciel descendit à sa rencontre et s'étendit à l'infini devant elle, vers des pays lointains dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Cette fois-ci, elle quittait Endovier pour de bon. Tous ces mois sans espoir, ces

nuits glaciales... envolés. Elle inspira à fond. C'est alors qu'elle sentit des fers se refermer sur ses poignets bandés.

Une longue chaîne reliait ses fers au cheval du capitaine. Quand il enfourcha son étalon noir, Keleana joua un instant avec l'idée de sauter à terre pour le pendre à l'arbre le plus proche.

La caravane comptait vingt cavaliers en tout. Deux porte-oriflammes à l'allure altière venaient en tête, suivis du prince et du duc de Perrington, eux-mêmes escortés de six gardes royaux que Keleana jugea aussi ternes et incolores que du porridge, mais entraînés pour protéger le prince, et le protéger d'elle en particulier. Elle fit tinter ses fers contre sa selle et jeta un coup d'œil à Chaol, qui ne réagit pas.

Le soleil était plus haut dans le ciel. Après une dernière inspection du ravitaillement, la caravane s'ébranla. Comme la plupart des esclaves travaillaient dans les mines, à l'exception de quelques-uns qui peinaient dans les hangars de raffinage délabrés, la vaste cour était presque déserte. Le rempart se dressa devant Keleana, dont le cœur battit violemment à sa vue. Elle se souvint de la dernière fois où elle avait vu ce mur de si près.

Le claquement d'un fouet résonna, suivi d'un hurlement. Elle regarda par-dessus son épaule, derrière les gardes et les charrettes du ravitaillement. Pas un seul de ces esclaves ne sortirait d'ici même après leur mort. On creusait chaque semaine de nouvelles fosses communes derrière les hangars de raffinage, et ces fosses étaient toujours pleines.

Les portes de fer s'entrouvrirent, et Keleana eut tout juste le temps de lire sur leurs battants le nom haïssable des mines avant qu'elles ne s'ouvrent toutes grandes. Un

instant plus tard, elles se refermèrent derrière elle en grinçant. Elle était dehors.

Elle agita ses mains entravées et regarda la chaîne osciller et cliqueter entre elle et le capitaine. Elle se dit qu'elle pourrait desserrer discrètement les sangles de sa selle quand il ferait halte. Elle n'aurait plus qu'à tirer sur la chaîne pour précipiter le cavalier à terre, et alors... Keleana sentit que le capitaine l'observait, les sourcils froncés et les lèvres serrées. Elle laissa retomber la chaîne avec un haussement d'épaules.

À mesure que la matinée s'écoulait, le ciel devenait d'un bleu intense sans le moindre nuage. La caravane prit la route de la forêt, abandonnant les déserts et les montagnes d'Endovier pour un paysage plus riant.

Vers le milieu de la journée, ils étaient entrés dans Oakwald, la forêt qui encerclait Endovier et tenait lieu de frontière naturelle entre les régions dites civilisées de l'Est et les terres inconnues de l'Ouest. Des légendes couraient encore sur les peuples étranges et hostiles vivant sur ces territoires, les descendants cruels et sanguinaires du royaume déchu des sorcières. Keleana avait autrefois rencontré une jeune femme née sur ces terres maudites. Elle s'était effectivement révélée cruelle et sanguinaire, mais ce n'était qu'un être humain, et elle avait saigné comme un être humain.

Après plusieurs heures de silence, elle s'adressa de nouveau à Chaol.

« Le bruit court que lorsque le roi en aura fini avec sa guerre contre Wendlyn, il entreprendra de coloniser les terres de l'Ouest », lança-t-elle négligemment, dans l'espoir qu'il confirmerait ou nierait la nouvelle. Plus elle en saurait sur la situation et sur les manœuvres du roi,

mieux cela vaudrait. Le capitaine l'examina de la tête aux pieds, fronça les sourcils, puis détourna les yeux.

« Oui, je sais, fit-elle avec un soupir appuyé. Le sort de ces plaines désolées et de ces régions montagneuses misérables ne me passionne pas plus que vous. » Chaol serra les dents sans répondre et les muscles de sa mâchoire se contractèrent. « Comptez-vous m'ignorer jusqu'à la fin des temps ?

– J'ignorais que je vous ignorais », répondit le capitaine, les sourcils levés.

Keleana pinça les lèvres et réfréna son exaspération. Elle n'allait pas lui faire ce plaisir.

« Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle.

– Vingt-deux ans.

– Comme vous êtes jeune ! fit-elle, et elle l'observa en battant des cils. Il vous a donc suffi de quelques années pour gravir les échelons jusqu'au grade de capitaine ? »

Il acquiesça.

« Et vous, quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

– Dix-huit ans. » Comme il ne disait rien, elle enchaîna. « Je sais, c'est impressionnant, tout ce que j'ai pu accomplir à un âge aussi tendre !

– Le crime n'est pas un accomplissement, Sardothien.

– Mais devenir l'assassineuse la plus célèbre au monde, si ! Vous pourriez me demander comment j'y suis parvenue, reprit-elle devant son absence de réaction.

– Parvenue à quoi ? demanda-t-il froidement.

– À acquérir aussi rapidement mes talents et ma renommée.

– Je ne tiens pas à le savoir. »

Ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre.

« Vous n'êtes guère aimable », fit-elle entre ses dents.

Si elle voulait le faire réagir, elle allait devoir se donner plus de mal.

« Vous êtes une criminelle, répondit-il. Je suis le capitaine de la garde royale. Je ne suis tenu ni d'être aimable avec vous, ni de vous faire la conversation. Vous pouvez vous estimer heureuse de ne pas faire tout le voyage enfermée dans l'une des charrettes de ravitaillement.

– Je parie que même quand vous vous montrez aimable, ce n'est pas une partie de plaisir de parler avec vous. »

Comme il ne réagissait pas à cette provocation, Keleana se sentit stupide.

« Êtes-vous ami avec le prince ? reprit-elle quelques minutes plus tard.

– Ma vie personnelle ne vous regarde en rien. »

Elle fit claquer sa langue.

« Êtes-vous bien né ? demanda-t-elle.

– Suffisamment bien, répondit-il, et il releva imperceptiblement le menton.

– Duc ?

– Non.

– Lord ? » Comme il ne répondait pas, un sourire se dessina sur les lèvres de Keleana. « Lord Chaol Westfall », prononça-t-elle en s'éventant de la main. « Comme ces dames de la cour doivent se pâmer devant vous !

– Ne m'appellez pas ainsi. Je ne porte pas ce titre, dit-il calmement.

– Avez-vous un frère aîné ?

– Non.

– Alors pourquoi ne pas porter ce titre ? » Il ne répondit pas, et elle savait qu'elle aurait dû arrêter de le cuisiner, mais elle ne pouvait s'en empêcher. « Est-ce à la suite

d'un scandale ? Avez-vous perdu votre droit d'aïnesse ? Dans quel guêpier vous êtes-vous fourré ? »

Il serra les lèvres si étroitement qu'elles blanchirent. Elle se pencha vers lui.

« Pensez-vous que... ? commença-t-elle.

– Dois-je vous bâillonner ou serez-vous capable de vous taire sans mon aide ? » demanda-t-il.

Il regardait droit devant lui, en direction du prince, et son visage était redevenu inexpressif.

« Êtes-vous marié ? reprit-elle, et elle réprima une envie de rire devant sa grimace.

– Non.

– Moi non plus », dit-elle en examinant ses ongles. Elle vit ses narines frémir d'exaspération.

« À quel âge êtes-vous devenu capitaine ?

– À vingt ans », répondit-il, et ses mains se resserrèrent sur les rênes de son cheval.

La caravane fit halte dans une clairière et les soldats mirent pied à terre. Keleana regarda Chaol, qui descendait de cheval.

« Pourquoi nous arrêtons-nous ? » demanda-t-elle.

Il détacha la chaîne de sa selle et lui imprima une secousse pour inciter Keleana à descendre.

« C'est l'heure du déjeuner », expliqua-t-il.

Chapitre 5

Keleana repoussa une mèche de son visage et se laissa entraîner dans la clairière. Pour s'évader, elle devrait s'attaquer à Chaol en premier. S'ils avaient été seuls, elle aurait tenté sa chance malgré les chaînes qui l'entravaient, mais avec tous ces gardes entraînés à tuer sans broncher...

Chaol resta à proximité d'elle pendant qu'on allumait un feu pour faire cuire des provisions tirées de sacs et de boîtes. Des soldats firent rouler des troncs d'arbres qu'ils disposèrent en cercle pour servir de sièges. Les chiens du prince, qui avaient docilement trotté à côté de leur maître durant le voyage, s'approchèrent de l'assassineuse en remuant la queue et se couchèrent à ses pieds. Il y avait au moins quelqu'un qui se réjouissait de sa présence.

Keleana, qui était affamée lorsqu'on posa enfin une assiette sur ses genoux, sentit l'impatience la gagner, car le capitaine ne lui ôtait toujours pas ses fers. Avec un regard d'avertissement, il détacha ses chaînes et les fixa à ses chevilles. Elle se contenta de lever les yeux au

ciel en portant un morceau de viande à ses lèvres. Elle mastiqua lentement, car elle n'aurait pour rien au monde voulu être malade devant tous ces hommes. Pendant que les soldats bavardaient, elle examina les alentours. Chaol et elle dînaient avec cinq soldats. Le prince était assis à côté du duc de Perrington, un peu à l'écart. Dorian avait perdu son arrogance et son expression amusée de la veille. Il conversait gravement avec le duc. Il paraissait tendu, et elle remarqua qu'il serrait les dents quand le duc lui parlait. Leurs relations n'avaient visiblement rien de cordial.

La bouche pleine, Keleana détourna les yeux du prince pour observer la forêt, dans laquelle tous bruits s'étaient éteints. Les oreilles noires des chiens étaient dressées, même si le silence ne paraissait pas les troubler. Les soldats eux-mêmes s'étaient tus. Le cœur de Keleana cessa de battre pendant une seconde. Cette forêt était différente de toutes celles qu'elle avait connues. Malgré les ravages de la conquête, cette partie de la forêt d'Oakwald était restée intacte, et encore tout imprégnée de la magie à laquelle elle devait sa beauté surnaturelle.

Keleana n'avait que huit ans quand Arobyn Hamel, le seigneur des assassins, l'avait découverte presque noyée sur la rive d'un fleuve gelé, puis ramenée dans son royaume, à la frontière d'Adarlan et de Terrasen. Elle se souvenait encore de la beauté de ces contrées avant que l'armée d'Adarlan n'en incendie la majeure partie. Ce monde lui était maintenant étranger. Arobyn ne le lui avait jamais dit explicitement, mais elle savait que si elle avait refusé son offre de la former, il l'aurait livrée aux soldats d'Adarlan, qui l'auraient tuée, ou pire. À l'époque, elle venait de perdre ses parents. Elle avait pourtant compris qu'au

côté d'Arobyn, ~~sous un nom d'emprunt qui inspirerait un jour la terreur~~, elle pourrait prendre un nouveau départ et se soustraire au sort qui l'avait poussée à se jeter dans le fleuve.

« Maudite forêt ! » commenta un soldat de son entourage, un homme au teint olivâtre, et l'un de ses compagnons gloussa. « Plus tôt on la brûlera, mieux ça vaudra. »

Les autres soldats acquiescèrent et Keleana se raidit.

« Elle pue la haine, déclara l'un d'eux.

– À quoi vous attendiez-vous ? » demanda-t-elle, et la main de Chaol vint se poser sur le pommeau de son épée tandis que les soldats la dévisageaient, certains en ricanant. « Ce n'est pas un endroit comme les autres », ajouta-t-elle en désignant les arbres.

« C'est la forêt de Brannon.

– Mon père me racontait des légendes sur elle. On la croyait peuplée de fées, dit l'un des soldats. Mais maintenant, elles ont toutes disparu.

– Et ces maudits Fae avec elles », ajouta un autre.

– Pour sûr, on a bien fait le ménage ! lança un troisième.

– À votre place, je surveillerais mes paroles, fit sèchement Keleana. Le roi Brannon était un Fae, et Oakwald est encore le domaine des Fae. Ça ne m'étonnerait pas que certains arbres de cette forêt se souviennent encore de lui. »

Les soldats éclatèrent de rire.

« Il faudrait qu'ils aient deux mille ans ! s'écria l'un d'eux.

– Les Fae sont immortels, déclara Keleana.

– Mais pas les arbres. »

Excédée, elle secoua la tête et prit une autre bouchée.

« Que savez-vous de cette forêt ? » demanda calmement Chaol.

Se moquait-il d'elle ? Mais les yeux brun doré du capitaine n'exprimaient que de la curiosité. Keleana avala sa bouchée.

« Avant la conquête d'Adarlan, cette forêt était imprégnée de magie », répondit-elle doucement, mais sur un ton qui n'avait rien de docile.

Il attendait qu'elle poursuive, mais elle estimait en avoir assez dit.

« Et alors ? insista-t-il.

– C'est tout ce que je sais », dit-elle en le regardant bien en face.

Décus dans leur attente, les soldats se concentrèrent sur leur repas.

Keleana avait menti à Chaol, et il l'avait deviné. Elle en savait plus qu'elle n'était disposée à l'admettre. Elle savait que les anciens habitants de cette forêt – gnomes, lutins, nymphes, gobelins et bien d'autres encore, innombrables et oubliés – étaient d'essence surnaturelle. Les Fae, leurs cousins d'apparence humaine, le peuple le plus ancien de l'Erilea, régnaient autrefois sur tout le continent.

Alors que les conquêtes d'Adarlan s'étendaient, les Fae et leurs vassaux avaient fui les persécutions de l'armée royale pour se réfugier dans des contrées encore sauvages et intactes. Le roi d'Adarlan avait proscrit tout cet univers de magie, de fées et de créatures surnaturelles, et en avait soigneusement effacé la moindre trace. Le roi avait décrété que la magie était une offense à la Déesse et à ses dieux, et sa pratique une impudente imitation de leur pouvoir.

Keleana gardait cependant en mémoire l'odeur des incendies qui avaient fait rage pendant sa huitième et sa neuvième année, la fumée des livres remplis d'un savoir immémorial et sans prix qu'on immolait, les cris des devins et des guérisseurs consumés par les flammes, et la vision des sanctuaires profanés et anéantis. La plupart des magiciens qui n'avaient pas fini sur les bûchers avaient échoué à Endovier, où ils n'avaient pas survécu. Il y avait longtemps que Keleana n'avait plus songé à ses pouvoirs perdus, bien que leur souvenir vînt hanter ses rêves. Peut-être, tout compte fait, valait-il mieux que la magie ait disparu, car sa pratique était trop dangereuse pour toute personne saine d'esprit. Peut-être les dons de Keleana auraient-ils causé sa perte.

La fumée du feu de camp lui piquait les yeux tandis qu'elle mordait de nouveau dans sa viande. Jamais elle n'oublierait les histoires qu'on racontait sur la forêt d'Oakwald, ces légendes peuplées de vallées profondes, sombres et redoutables, de bassins aux eaux paisibles et de grottes inondées de lumière et résonnant de chants divins. Désormais, ce n'étaient plus que des histoires, et leur évocation ne pouvait vous créer que des ennuis.

Elle observa les rayons filtrant des feuillages et les arbres qui oscillaient dans le vent en s'enlaçant de leurs longs bras osseux, et réprima un frisson.

Heureusement, le déjeuner s'acheva rapidement. Chaol l'entrava de nouveau et les soldats rechargèrent les chevaux, auxquels on avait donné à boire. Les jambes de Keleana étaient si engourdies que le capitaine dut l'aider à se hisser en selle. Dans son état, ce voyage était une épreuve, ainsi que la puanteur constante de la sueur et du crottin de cheval.

Ils chevauchèrent jusqu'à la tombée de la nuit. La gorge serrée, l'assassineuse contemplait en silence la forêt qui défilait devant elle, et son malaise ne se dissipa que lorsqu'ils furent loin de cette vallée chatoyante. Quand la caravane fit halte pour la nuit, tout son corps était endolori. Elle ne prononça pas un mot pendant le dîner, ni quand on dressa sa tente exigüe, et s'endormit entravée à l'un des hommes qui montaient la garde devant elle. Elle dormit d'un sommeil sans rêves, mais à son réveil, une surprise l'attendait.

On avait déposé un bouquet de minuscules fleurs blanches au pied de son lit de camp, et de nombreuses empreintes pas plus grandes que celles d'un enfant menaient à la tente et en repartaient. Keleana effaça ces traces du pied et enfouit les fleurs dans une sacoche avant que quelqu'un d'autre ne les repère.

Pendant l'étape suivante, personne ne parla plus de fées, mais elle n'en épia pas moins les soldats en se demandant s'ils n'avaient rien remarqué d'insolite. Elle passa le plus clair de cette journée, les paumes moites et le cœur battant, à scruter du regard les bois dans lesquels ils chevauchaient.

Chapitre 6

Ils traversèrent le continent en deux semaines tandis que les nuits devenaient plus froides et les jours plus courts. Sous une pluie glacée qui les accompagna quatre jours de suite, Keleana eut si froid qu'elle fut tentée de se jeter dans un ravin en entraînant Chaol à sa suite.

Elle avait l'impression de se décomposer lentement, et à chaque rafale de vent glacial, elle se demandait quand sa peau se détacherait de ses os. Mais, comme il arrive parfois à l'automne, la pluie cessa soudain, et un ciel d'un bleu vif et sans nuages s'étendit au-dessus d'eux.

Keleana somnolait en selle quand le prince se dirigea vers elle au trot, ses cheveux noirs dansant en rythme. Sa cape rouge ondulait comme une vague pourpre et, au dessus de sa chemise blanche sans ornements, il portait un superbe gilet bleu cobalt brodé d'or. Elle en aurait volontiers ricané, mais elle devait reconnaître qu'il avait plutôt belle allure dans ses bottes marron qui lui montaient au genou. Il s'arrêta à la hauteur de Chaol.

« Viens », dit-il au capitaine en désignant de la tête la colline escarpée et herbeuse que la caravane commençait à gravir.

« Où ? » demanda Chaol, et il agita la chaîne de Keleana pour rappeler au prince la présence de l'assassineuse : où qu'il allât, elle devait le suivre.

« Allons voir la vue de là-haut, précisa Dorian. Tu peux bien l'emmener, je pense ? »

À ces mots, Keleana se hérissa. L'emmener ! Comme si elle n'était qu'un bagage !

Chaol se détacha de la caravane en imprimant une secousse à la chaîne de Keleana. Elle empoigna les rênes de sa monture alors qu'ils partaient au galop, et l'odeur âcre des chevaux lui remplit les narines. Ils gravirent rapidement la pente abrupte. Elle sentait le dos de son cheval se contracter sous elle et elle dut faire un effort pour ne pas grimacer quand elle glissa vers l'arrière de sa selle. Elle pensa que si elle tombait, elle en mourrait d'humiliation. Au même instant, le soleil couchant surgit des arbres, et, le souffle coupé, elle vit apparaître un, trois, puis six clochers qui s'élançaient vers le ciel.

Au sommet de la colline, Keleana put contempler le chef-d'œuvre d'Adarlan : le château en verre de Rifthold.

C'était un édifice gigantesque, une cité scintillante, un enchevêtrement de tours et de ponts, de chambres et de tourelles, de salles de bal à coupoles et de couloirs interminables. Il avait été bâti par-dessus le château en pierre d'origine et sa construction avait coûté la fortune d'un royaume.

Keleana se souvint de la première fois qu'elle l'avait vu, huit ans auparavant. Elle était restée immobile et glacée devant lui comme la terre sous les sabots de son

poney. Ce jour-là aussi, elle l'avait jugé de mauvais goût, un gaspillage de ressources et de talents. Ses tours dressées vers le ciel lui faisaient penser à des doigts crochus. Elle se souvenait encore de son manteau bleu poudre, des lourdes boucles de sa coiffure, de la tache de boue sur ses souliers en velours rouge qui la tracassait, et de la pensée obsédante de l'homme qu'elle avait tué trois jours auparavant.

« Encore une tour, et tout le château s'effondre, commenta le prince, qui se tenait de l'autre côté de Chaol, dans la rumeur de la caravane approchant du sommet. Nous camperons ici : il nous reste quelques kilomètres à parcourir et je préfère cheminer de jour au milieu de ces collines.

– Je me demande ce que votre père pensera d'elle, dit Chaol.

– Oh, ça ira tant qu'elle n'ouvrira pas la bouche. Alors il se mettra à fulminer et je regretterai d'avoir perdu ces deux derniers mois à la chercher. Mais je crois que, pour l'instant, mon père a d'autres préoccupations », conclut le prince, et, sur ces paroles, il s'éloigna.

Keleana ne pouvait plus détacher les yeux du château.

« On dirait que la potence vous attend, et non la liberté, lui dit le capitaine.

– C'est un étrange spectacle, répondit-elle.

– Quoi ? La cité ?

– La cité, le château, les taudis, le fleuve... » L'ombre du château s'étendait sur la ville comme celle d'une bête monstrueuse. « Je ne comprends toujours pas comment cela a pu arriver.

– Vous voulez dire votre capture ? »

Elle acquiesça.

« Croyez-vous que l'un des vôtres vous a trahie ?

– Tout le monde savait que je recevais les meilleures offres et que je pouvais réclamer n'importe quel salaire, répondit-elle en parcourant du regard les rues tortueuses et les méandres du fleuve scintillant. On avait tout intérêt à ce que je disparaisse. Peut-être est-ce un seul homme qui m'a livrée, ou peut-être toute une clique.

– Vous ne pouviez espérer rencontrer le moindre sentiment d'honneur chez cette engeance.

– Je ne l'ai jamais espéré. Sauf exception, je n'ai jamais fait confiance aux assassins et je savais très bien qu'ils me haïssaient. »

Bien entendu, elle en soupçonnait certains plus que d'autres, et l'un d'eux en particulier, mais c'était une réalité qu'elle n'était pas encore prête à affronter, ni maintenant ni probablement jamais.

« Cette année à Endovier a dû être très dure », reprit Chaol sur un ton dépourvu de toute malice ou moquerie. Peut-être même pouvait-on y déceler une certaine sympathie.

« Oui, répondit-elle lentement. Oui, elle a été dure. »

Il lui lança un regard interrogateur. Ma foi, pensa-t-elle, pourquoi ne pas lui raconter ?

« À mon arrivée, poursuivit-elle, on m'a coupé les cheveux, donné des haillons pour m'habiller, et une pioche, comme si je savais m'en servir. On m'a enchaînée à d'autres prisonniers et j'ai dû subir le fouet comme eux. Les contremaîtres avaient reçu l'ordre de me traiter avec un soin tout particulier : ils ont pris la liberté de frotter mes plaies de sel – le sel que j'extrayais – et ils veillaient à me fouetter assez souvent pour que certaines de ces

plaies ne se referment jamais complètement. C'est uniquement grâce à la bonté de quelques autres prisonniers que mes blessures ne se sont pas infectées. Chaque nuit, l'un d'eux venait soigner mon dos. »

Chaol ne fit aucun commentaire et se contenta de la regarder avant de descendre de cheval. Avait-elle été stupide de lui faire ces confidences ? Il ne lui parla plus de la journée, sauf pour lui lancer des ordres.

Keleana se réveilla en sursaut, la main sur la gorge, baignée de sueur froide. Elle avait déjà fait ce cauchemar, dans lequel elle gisait au fond de l'une des fosses communes d'Endovier. Plus elle essayait de se dégager d'un enchevêtrement de cadavres en décomposition, plus elle s'enfonçait dans les corps entassés, et personne n'entendait ses cris alors qu'on l'enterrait vivante.

Prise de nausée, elle serra ses genoux entre ses bras. Elle se força à respirer régulièrement. En raison de la chaleur inhabituelle pour la saison, ils dormaient à la belle étoile, ce qui permettait de jouir d'une vue incomparable sur la capitale. Le château dominant la ville endormie comme une montagne de glace et de brouillard était irradié d'une lueur glauque qui semblait palpiter.

Le lendemain à la même heure, elle serait cloîtrée entre ses murs, mais, ce soir, tout était si paisible, comme avant une tempête...

Kekeana resserra son manteau autour d'elle. Elle ramporterait ce tournoi. Elle serait victorieuse, elle servirait le roi, puis elle s'évanouirait dans la nature et oublierait les châteaux, les rois et les assassins. Elle ne désirait pas régner de nouveau sur cette ville, car la magie n'était plus, les Fae avaient été bannis ou massacrés, et elle

ne voulait plus entendre parler de la grandeur et de la décadence des royaumes.

Elle ne serait plus jamais le jouet du destin. C'était terminé.

La main sur le pommeau de son épée, Dorian Havilliard observait l'assassineuse depuis l'autre extrémité du campement. Elle dégageait une impression de tristesse dans son immobilité. Son visage avait perdu l'arrogance et la hardiesse qui l'animaient, et la lumière du château scintillait dans ses yeux.

Il la trouvait splendide malgré son étrangeté et sa mausaderie. Il était frappé par l'éclat de son regard à certains moments, par exemple quand elle admirait un détail du paysage, même s'il ne le comprenait pas.

Il ne devait pas oublier que cette fille était une tueuse au joli visage et à la langue bien pendue. Elle se lavait les mains dans le sang et elle était aussi capable de lui trancher la gorge que de lui parler gentiment. De plus, c'était son champion. Elle était ici pour défendre ses couleurs, pour reconquérir sa propre liberté, et rien de plus. La main toujours posée sur le pommeau de son épée, il s'allongea et s'endormit.

Une image n'en hanta pas moins ses rêves : celle d'une jeune fille ravissante qui regardait les étoiles et que les étoiles regardaient.

Chapitre 7

Des trompettes saluèrent leur arrivée alors qu'ils franchissaient les hauts remparts en albâtre de Rifthold. Des oriflammes pourpres à l'effigie du sceau royal claquaient dans le vent au-dessus des toits la capitale, dont les rues pavées avaient été interdites de circulation. Keleana, délivrée de ses fers, parée, maquillée et assise devant Chaol, fronça le nez devant l'odeur de la ville.

Sous les senteurs d'épices et de chevaux flottaient des relents de crasse, de sang et de lait tourné. L'air était imprégné d'effluves de l'Avery, dont les eaux salines n'avaient pas le même parfum que le sel d'Endovier. Le fleuve charriait des vaisseaux de guerre venus de tous les océans de l'Erilea, des navires marchands dans lesquels étaient enchaînés des esclaves, et des bateaux de pêcheurs remplis de poissons à demi avariés qui se vendaient pourtant. Des colporteurs barbus aux servantes chargées de cartons à chapeaux, tout le monde s'arrêta à la vue des porte-drapeaux trottant fièrement en tête

du cortège. Dorian Havilliard salua de la main la foule, qui le suivit.

Quelques jeunes femmes s'approchèrent d'eux et les saluèrent. Dorian leur répondit par un clin d'œil et un sourire. Keleana sentit sur elle les regards aigus de ces femmes, qui l'avaient repérée dans la suite du prince. Elle savait parfaitement de quoi elle avait l'air, assise à l'avant d'un cheval comme une prisonnière de marque qu'on mène au château. Elle leur sourit, rejeta ses cheveux en arrière et battit des cils en regardant le dos du prince.

Elle sentit un pincement au bras. C'était le capitaine.
« Qu'y a-t-il ? siffla-t-elle.

– Vous êtes ridicule, répondit-il entre ses dents tout en souriant à la foule.

– Ce sont eux qui sont ridicules, riposta-t-elle avec la même mimique.

– Taisez-vous et conduisez-vous normalement », ordonna-t-il, et elle sentit la chaleur de son haleine sur sa nuque.

« Vous savez, je pourrais sauter à terre et m'enfuir », déclara-t-elle en saluant de la main un jeune homme, qui en resta bouche bée, la prenant sans doute pour une dame de cour. « Je disparaîtrais dans la foule en un clin d'œil.

– Oui, avec une demi-douzaine de flèches plantées dans le dos.

– C'est vraiment un plaisir de bavarder avec vous. »

Ils entraient dans le quartier commerçant où la foule se déversait sous les arbres bordant les larges avenues en pierre blanche. Keleana entrevit à peine les vitrines des magasins, mais leur vue éveilla en elle un appétit insatiable. Pourquoi avoir choisi un itinéraire aussi long et aussi peu pratique ? Tenaient-ils tant à parader à travers la ville ?

Keleana déglutit soudain. Au bout d'un passage, les voiles de navires déployées comme des ailes semblèrent les saluer alors qu'ils tournaient et prenaient l'avenue longeant l'Avery. Des navires s'alignaient le long du quai, en un fouillis de cordages et de filets au milieu desquels des matelots s'interpellaient, trop occupés pour remarquer le cortège royal. Keleana tressaillit et détourna la tête en entendant le claquement d'un fouet.

Des esclaves franchissaient en titubant la passerelle d'un navire marchand. Ces hommes enchaînés formaient un mélange de toutes les nations conquises, et chacun avait ce visage hâve et ravagé qu'elle avait si souvent vu à Endovier. La plupart étaient des prisonniers de guerre qui avaient échappé au billot et au déferlement des armées d'Adarlan. Quelques-uns avaient probablement été accusés de pratiquer la magie, voire pris la main dans le sac. Les autres n'étaient que des gens ordinaires qui s'étaient trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Keleana remarqua alors d'interminables rangées d'esclaves enchaînés qui travaillaient sur les quais, soulevaient des chargements, portaient des ombrelles ou versaient de l'eau.

Elle aurait voulu sauter à terre et se précipiter vers eux, ou seulement leur hurler qu'elle ne faisait pas partie de la cour, qu'elle n'était pas de ceux qui les avaient amenés ici, enchaînés, affamés et battus, qu'elle avait travaillé et souffert dans leurs rangs, avec leurs familles et leurs amis... qu'elle n'était pas comme ces monstres qui détruisaient tout sur leur passage. Et qu'elle avait fait un geste pour leurs semblables, si dérisoire fût-il, deux ans auparavant, en libérant près de deux cents esclaves prisonniers du seigneur des pirates.

Soudain, elle se sentit complètement étrangère à cette ville. La foule, qui saluait le cortège avec des acclamations et des rires, qui jetait des fleurs et d'autres offrandes devant les chevaux, l'oppressait.

Le portail de fer et de verre du château surgit devant elle plus tôt qu'elle ne l'aurait souhaité, et des portes en bois ajouré s'ouvrirent sur une douzaine de gardes défendant l'allée de l'entrée. Ils étaient armés de lances et de boucliers rectangulaires. Leurs yeux sombres brillaient sous leurs casques en bronze. Chacun portait une cape rouge par-dessus son armure, ingénieux assemblage de cuivre et de cuir.

À l'allée succéda une rampe bordée d'arbres en or et en argent. Des lampadaires en verre émergeaient des haies. La rumeur de la ville s'éteignit quand ils passèrent sous une autre arche en verre étincelant, et le château apparut devant eux.

Chaol mit pied à terre dans la cour. Des mains saisirent Keleana et la déposèrent sur ses jambes flageolantes. Tout autour d'elle n'était que verre scintillant. On l'empoigna par l'épaule, des valets d'écurie accoururent et emmenèrent discrètement son cheval.

Chaol l'entraîna en la serrant fermement. Le prince s'approcha d'eux.

« Six cents chambres sans compter celles des soldats et des serviteurs, trois jardins, un parc pour le gibier et des écuries sur chaque aile, récita Dorian, les yeux fixés sur sa demeure. Qui peut avoir besoin d'autant d'espace ? »

Keleana lui sourit faiblement, à la fois surprise et charmée.

« Je ne comprends pas comment on peut bien dormir sous la seule protection d'un mur en verre », répondit-elle.

Elle leva les yeux vers le château, puis les baissa rapidement. Elle n'était pas sujette au vertige, mais, à l'idée de se trouver à une telle hauteur, séparée du vide uniquement par une paroi en verre, elle avait la nausée.

« Dans ce cas, vous êtes comme moi, gloussa Dorian. Remerciez les dieux que je vous aie fait préparer une chambre dans le château en pierre. Je serais navré que vous ne fussiez pas à votre aise. »

Keleana jugea plus sage de ne pas répondre et regarda le portail du château. Les battants en verre rouge opaque béaient devant elle comme la bouche d'un géant, mais l'intérieur de l'édifice était en pierre. Le tout donnait l'impression qu'on avait laissé choir le château en verre sur la construction d'origine. Un château en verre : quelle idée ridicule ! pensa-t-elle.

« Bon », reprit Dorian, « vous vous êtes un peu remplumée et vous avez repris des couleurs. Soyez la bienvenue chez moi, Keleana Sardothien. Le tournoi commence dès demain. Le capitaine Westfall vous montrera vos appartements. »

Le prince salua un nouvel essaim de courtisans en adoration devant lui, puis reprit la parole sans même regarder l'assassineuse et le capitaine.

« J'ai rendez-vous avec mon père », annonça-t-il en admirant une dame de cour remarquablement jolie. Il lui adressa un clin d'œil et elle poursuivit son chemin, le visage dissimulé derrière un éventail en dentelle. Le prince adressa un signe de tête à Chaol.

« À ce soir », lui dit-il.

Puis, sans un mot pour Keleana, il gravit les marches du porche tandis que sa cape rouge claquait dans le vent.

Le prince avait tenu parole. Les appartements de Keleana étaient dans l'une des ailes du château en pierre. Ils étaient bien plus spacieux qu'elle ne s'y était attendue. Ils comprenaient une chambre à coucher avec salle de bain attenante, une garde-robe, une petite salle à manger et une pièce qui tenait lieu à la fois de salle de jeu et de salon de musique. L'ensemble était dans des tons rouge et or. La chambre était ornée d'une tapisserie occupant tout un mur et meublée de sofas et de fauteuils moelleux disposés avec goût. Son balcon donnait sur une fontaine de l'un des jardins, qui lui parut magnifique malgré la présence des gardes postés sous sa fenêtre.

Quand Chaol la laissa seule, elle n'attendit pas que la porte fût refermée pour se retirer dans sa chambre. Quand il lui avait fait visiter les appartements, elle avait compté les fenêtres (il y en avait douze), les issues (une seule) et les gardes placés devant sa porte et sous ses fenêtres (neuf). Chacun était armé d'une épée, d'un poignard et d'une arbalète. S'ils s'étaient montrés vigilants au passage de leur capitaine, elle savait qu'une arbalète n'était pas une arme légère ni facile à porter pendant plusieurs heures d'affilée.

Keleana s'approcha doucement de la fenêtre de sa chambre et se plaqua contre le mur en marbre pour jeter un coup d'œil furtif en contrebas. Elle constata que les gardes portaient de nouveau leurs arbalètes dans le dos. Le cas échéant, ils perdraient à les prendre et à les armer de précieuses secondes qu'elle pourrait mettre à profit pour s'emparer de leurs épées, les égorger et disparaître dans les jardins. Elle sourit en se plaçant bien en évidence devant la fenêtre pour examiner le jardin. Au fond se dressaient les arbres du parc à gibier. Elle

connaissait assez les lieux pour savoir qu'elle se trouvait dans l'aile sud du château et que si elle traversait le parc, elle arriverait devant un mur de pierre et l'Avery qui coulait derrière lui.

Elle ouvrit et referma les portes de l'armoire, de la commode et de la coiffeuse de sa chambre. Bien entendu, elles ne contenaient rien qui pût servir d'arme, pas même un pique-feu, mais elle s'empara de quelques épingles à cheveux en os oubliées au fond d'un tiroir de la commode et d'un bout de ficelle qu'elle avait trouvé dans une corbeille à ouvrage de sa chambre. En revanche, elle ne découvrit pas d'aiguilles. Puis, tout en gardant un œil sur la porte à laquelle elle tournait le dos, elle arracha les têtes des épingles et lia celles-ci avec la ficelle. Quand elle eut fini, elle éleva l'objet pour l'examiner, les sourcils froncés.

Bien sûr, ce n'était pas un poignard, mais les pointes aiguës des aiguilles pouvaient quand même faire des dégâts. Elle en éprouva le tranchant sur l'un de ses doigts et tressaillit quand une pointe en os piqua sa peau calleuse. Oui, si elle l'enfonçait dans le cou d'un garde, elle parviendrait sûrement à le blesser et à le mettre hors de combat le temps de le désarmer.

Avec un bâillement, elle retourna dans sa chambre et alla se percher au bord de son matelas pour dissimuler son arme improvisée. Cela fait, elle parcourut la pièce du regard. Ses dimensions lui paraissaient un peu insolites, peut-être à cause de la hauteur du plafond. En tout cas, le baldaquin pourrait lui fournir une multitude de cachettes. Que pourrait-elle encore dérober sans attirer l'attention ? Chaol avait probablement fait fouiller les pièces avant son arrivée. Elle s'approcha de la porte, à

l'affût du moindre signe d'activité. Quand elle fut sûre que personne d'autre ne se trouvait dans ses appartements, elle sortit de sa chambre pour se rendre dans la salle de jeu. Elle examina les queues de billard alignées le long du mur opposé et les lourdes boules colorées empilées sur le feutre vert de la table, et sourit. Chaol était loin d'être aussi malin qu'il le croyait.

Elle décida de les laisser en place, car leur disparition risquait de provoquer des soupçons. Du reste, si elle devait s'évader, elle pourrait facilement s'armer de l'une des queues ou assommer les gardes avec l'une des boules. Soudain épuisée, elle regagna sa chambre et se hissa sur le lit gigantesque. Le matelas était si moelleux qu'elle s'enfonça dedans. Il était assez large pour que trois personnes puissent dormir dessus sans se déranger mutuellement. Lovée sur le flanc, Keleana sentit ses paupières s'alourdir.

Elle dormit pendant une heure, jusqu'à ce qu'une servante vînt lui annoncer l'arrivée du tailleur chargé de lui confectionner des vêtements de cour. Elle passa une heure à se faire mesurer et couvrir d'épingles, et examina tout un assortiment d'étoffes colorées.

Elle prit ensuite un bain, reconnaissante envers les servantes qui la lavaient avec douceur. La plupart de ses blessures formaient des croûtes ou de minces lignes blanches, et son dos en garderait les cicatrices. Après deux heures de soins, pendant lesquelles on avait démêlé ses cheveux, limé ses ongles et poncé les cals de ses pieds et de ses mains, Keleana sourit à l'image que lui renvoyait le miroir de la garde-robe.

On ne pouvait faire un aussi beau travail qu'à la capitale. Elle était d'une beauté saisissante. Elle portait une robe blanche aux jupes et aux manches longues striées

et mouchetées d'un violet d'orchidée. Le corset indigo était bordé de fil d'or et une cape d'un blanc immaculé couvrait ses épaules. Ses cheveux à demi relevés en torsades et ornés d'un ruban fuchsia retombaient en molles ondulations. Mais elle se rappela soudain la raison de sa présence au château et son sourire pâlit.

Le champion du roi, vraiment ? Elle ressemblait plutôt à son chien de salon.

« Magnifique ! » déclara une voix de femme âgée.

Keleana pivota sur elle-même. Cette saleté de corset la serrait tellement qu'elle en eut le souffle coupé. Ce n'était pas sans raison qu'elle préférait porter des tuniques et des pantalons.

La femme qui venait de parler était d'une corpulence bien contenue dans une robe bleu cobalt et pêche qui la désignait comme servante de la famille royale. Son visage légèrement ridé était coloré. Elle s'inclina devant Keleana.

« Philippa Spindlehead, dit-elle en se redressant. Je suis à votre service. Et vous êtes...

– Keleana Sardothien », répondit l'assassineuse sans détour.

Les yeux de Philippa s'agrandirent.

« Gardez ça pour vous, miss, chuchota-t-elle. Je suis la seule à le savoir, avec les gardes, je suppose.

– Vraiment ? Mais que pense-t-on du nombre élevé de mes gardes ? »

Ignorant son regard mauvais, Philippa s'approcha d'elle pour rajuster les plis de sa robe en les faisant bouffer.

« Oh, les autres... champions, dit-elle en appuyant sur le mot, ont également des gardes devant leurs chambres. Peut-être vous prend-on simplement pour l'une des bonnes amies du prince.

– Ses bonnes amies ? » répéta Keleana.

Philippa sourit sans relever les yeux de la robe.

« Son Altesse a beaucoup de cœur, déclara-t-elle.

– Ces dames l’apprécient donc ? demanda Keleana que cela ne surprenait nullement.

– Ce n’est pas à quelqu’un comme moi de parler des affaires de Son Altesse. Et vous feriez bien de surveiller vos paroles, vous aussi.

– Je ferai ce qui me plaira, riposta Keleana, qui scrutait le visage ridé de sa servante. » Pourquoi avoir désigné une faible femme pour la servir ? Elle se savait capable de la maîtriser en un clin d’œil.

« Dans ce cas, vous reprendrez le chemin de la mine, ma poupée, déclara Philippa qui semblait lire dans ses pensées. Ne fronchez pas les sourcils comme ça, vous êtes affreuse ! »

Elle tendit la main et pinça la joue de Keleana, qui recula.

« Êtes-vous folle ? lança-t-elle. Je suis une assassineuse, pas une petite dinde de cour ! »

Philippa fit claquer sa langue.

« Vous n’en êtes pas moins une femme, et tant que vous serez confiée à mes soins, vous vous conduirez comme telle, sinon, que le Wyrd me vienne en aide ! » rétorqua-t-elle.

Keleana battit des paupières.

« Vous n’êtes qu’une effrontée, dit-elle lentement. J’espère que vous ne vous conduisez pas ainsi avec les dames de cour.

– Oh, je suppose que si j’ai été affectée à votre service, ce n’est pas sans raison !

– Vous n’êtes sûrement pas sans savoir en quoi consiste mon métier ?

– Sans vouloir vous manquer de respect, je pense que vous avez mieux à faire que de regarder ma tête rouler à terre. »

Keleana eut un rictus alors que la servante se détournait pour sortir.

« Ne faites pas cette grimace, lança Philippa par-dessus son épaule. Ça aplatit votre petit nez. »

Keleana en resta bouche bée tandis que la servante s’éclipsait.

Le prince héritier d’Adarlan observait son père en attendant qu’il prenne la parole. Assis sur son trône de verre, le roi soutenait son regard. Dorian oubliait parfois combien il lui ressemblait peu. C’était son frère cadet, Hollin, qui avait hérité de lui sa silhouette trapue et son visage rond aux yeux perçants. Grand, nerveux et élégant, Dorian n’avait rien de commun avec eux. Et il y avait ses yeux saphir, qu’il ne tenait pas davantage de sa mère. Personne ne savait d’où ils venaient.

« Elle est arrivée ? » demanda son père de sa voix rude, dans laquelle on croyait entendre le fracas des boucliers et le sifflement des flèches. Comme salutation, c’était probablement ce que Dorian pouvait attendre de plus aimable.

« Oui. Je pense qu’elle ne devrait pas faire de difficultés, ni constituer une menace pendant son séjour ici », affirma le prince aussi calmement qu’il le put. Le choix de Sardothien relevait de la gageure : c’était un pari sur la tolérance de son père. Il allait bientôt découvrir si le jeu en valait la chandelle.

« Tu raisones comme tous les crétins qu'elle a assassinés, répliqua le roi. Elle n'est loyale qu'envers elle-même et elle n'hésiterait pas à te plonger un poignard dans le cœur.

– C'est pourquoi je la crois capable de remporter ce tournoi. » Comme son père se taisait, Dorian poursuivit, le cœur battant la chamade. « À propos, je crains qu'il ne soit superflu.

– Tu dis ça parce que tu as peur de perdre de l'argent. »

Si seulement son père se doutait qu'il avait recherché un champion bien moins pour l'or que pour s'évader, pour lui échapper le plus longtemps possible...

« Je peux vous garantir qu'elle saura remplir ses devoirs et que nous n'aurons pas besoin de l'entraîner plus que de raison, répondit-il. Je vous ai d'ailleurs déjà dit que je trouvais ce tournoi absurde.

– Surveille tes paroles, sinon c'est sur toi qu'elle s'entraînera.

– Et ensuite ? C'est Hollin qui montera sur le trône ?

– Ne conteste pas mon autorité, Dorian, l'avertit son père. Tu crois peut-être cette... fille capable de gagner, mais tu oublies que le duc de Perrington a élu Cain comme champion. Tu aurais mieux fait de choisir un soldat comme lui, forgé dans le sang et le fer des batailles, un vrai champion. »

Dorian plongeait les mains dans ses poches.

« Ne trouvez-vous pas ce titre plutôt ridicule, étant donné que ces "champions" ne sont au fond que des criminels ? » demanda-t-il.

Son père se leva de son trône et lui montra la carte peinte sur le mur opposé de la salle.

« J'ai conquis ce continent et je serai bientôt le souverain de toute l'Erilea, déclara-t-il. Il est hors de question que tu contestes mon pouvoir. »

Comprenant qu'il était sur le point de franchir la limite entre l'insolence et la rébellion, limite qu'il avait toujours soigneusement respectée, Dorian marmonna des excuses.

« Nous sommes en guerre avec Wendlyn, reprit son père. J'ai des ennemis de tous côtés. Qui pourrait mieux travailler pour moi que quelqu'un qui me sera profondément reconnaissant de lui avoir offert non seulement une nouvelle chance, mais aussi la richesse et le pouvoir lié à mon nom ? »

Le roi sourit en voyant que Dorian ne répondait rien. Ce dernier s'efforçait de rester impassible sous le regard scrutateur de son père.

« Perrington m'a dit que tu t'es bien tenu pendant ce voyage, reprit le roi.

– Avec Perrington comme chien de garde, j'aurais difficilement pu faire le contraire.

– Je ne veux pas voir une paysanne frapper à la porte du château en se lamentant parce que tu lui as brisé le cœur. » Dorian rougit, mais soutint le regard de son père. « J'ai travaillé trop dur et trop longtemps pour créer et consolider cet empire. Il est hors de question que tu me crées des difficultés avec des enfants illégitimes. Épouse une femme de bien, puis, quand tu m'auras donné un petit-fils ou deux, jette ta gourme comme tu voudras. Quand tu seras roi, tu comprendras tout ce que cela implique.

– Quand je serai roi, je ne me proclamerai pas maître de Terrasen en invoquant de futiles prétentions d'héritier. »

Chaol lui avait pourtant conseillé de surveiller ses paroles, mais quand son père le traitait comme un petit crétin gâté, il oubliait toute prudence.

« Même si tu leur accordes leur indépendance, ces rebelles ficheront ta tête sur une pique devant le portail d'Orynth.

– À côté de celles de mes héritiers illégitimes, si j'ai de la chance. »

Le roi lui adressa un sourire venimeux.

« Mon fils à la langue si bien pendue... » fit-il.

Ils s'observèrent en silence, puis Dorian reprit la parole.

« Peut-être devriez-vous considérer nos difficultés face à la flotte de Wendlyn comme un signe que vous jouez un jeu dangereux

– Jouer ? Je ne joue pas et ceci n'est pas un jeu », affirma-t-il, et Dorian se raidit. « Quant à cette fille, même si elle est séduisante, c'est une sorcière. Garde tes distances avec elle, compris ?

– De qui parlez-vous ? De l'assassineuse ?

– Même si tu en as fait ton champion, elle reste dangereuse, mon garçon. Elle ne veut qu'une chose, et ne t' imagine pas qu'elle ne se servira pas de toi pour l'obtenir. Si tu lui cours après, tu en subiras les conséquences, de sa part et de la mienne.

– Que feriez-vous si je m'abaissais à me lier à elle, mon père ? M'enverriez-vous dans les mines, moi aussi ? »

La main du roi s'abattit sur la joue de Dorian. Il tituba, puis se ressaisit. Sa joue le brûlait si fort que des larmes lui montèrent aux yeux.

« Que tu sois mon fils ou non, gronda son père, je suis ton roi. Tu m'obéiras, Dorian Havilliard, ou tu le

paieras très cher. Je ne supporterai pas plus longtemps ton insubordination. »

Comprenant qu'il ne ferait qu'envenimer la situation s'il insistait, le prince d'Adarlan s'inclina sans un mot, puis sortit, les yeux étincelants de rage.



effacée

Teri Terry



La Martinière **j.**
FICTION

*À Graham, qui ne se doutait pas de ce qui l'attendait
mais n'a jamais flanché pour autant.*

Prologue

Sur le rivage, les vagues lacèrent le sable avec rage.

Je cours.

Mes pieds font un bruit sourd qui vibre dans tout mon corps. C'est si pénible de les soulever...

Je glisse sur le sable humide. Me redresse.

Il faut continuer, malgré la douleur. Un pied devant l'autre, coûte que coûte.

Plus vite.

Garder les yeux rivés sur les dunes. Ne pas regarder en arrière. Surtout pas. Respiration en lambeaux.

Inspire quand même, expire.

Inspire, expire.

Encore.

Mes poumons vont éclater.

Mon cœur va exploser. Je l'imagine jaillir de ma poitrine et former sur le sable une étoile écarlate.

Je m'écroule.

Un homme se retourne, vient me relever.

— Cours ! hurle-t-il.

Ça se rapproche.

Je ne tiens pas debout. M'effondre à nouveau.

L'homme s'agenouille, me prend par les épaules et plonge son regard dans le mien.

— Vite, construis le mur ! Maintenant !

Ça se rapproche encore.

J'obéis. Je monte le mur brique par brique. Rangée par rangée. Une haute tour, comme celle de Raiponce, mais la mienne n'a pas de fenêtre pour y passer de longs cheveux.

Personne ne pourra me délivrer.

— N'oublie jamais qui tu es ! crie-t-il en me secouant très fort.

Une nappe de terreur s'étend sur la mer, sur le sable, engloutit ses paroles, mes bras et mes jambes meurtris.

C'est fini.

Chapitre 1

J'ai seize ans. Parfois, j'ai l'impression qu'on m'a enfermée dans un placard depuis ma naissance. Mais être Effacée, ça fait cet effet-là en permanence. Tout semble arriver pour la première fois : prononcer des mots simples, voir une araignée courir sur un mur, se cogner les orteils contre une chaise...

Aujourd'hui, mes parents et ma sœur viennent me chercher à l'hôpital.

Je me ronge les ongles et marmonne : « Maman, papa, Amy », pour m'habituer car je ne les connais pas. Je ne sais pas non plus où est ma maison.

Je ne sais *rien*. Difficile de ne pas se sentir bizarre, non ?

Une vibration, à mon poignet, me fait baisser les yeux. Je consulte le cadran qui orne le fin bracelet doré, et dont les chiffres vont de 1 à 10. C'est mon Nivo, l'appareil qui évalue mes émotions. Je suis tombée à 4,4 : danger d'évanouissement... J'avale un carré de chocolat et l'aiguille remonte lentement.

— Kyla, si tu n'apprends pas à te contrôler, tu vas devenir énorme !

Je sursaute.

Le Dr Lysander se tient dans l'embrasure de la porte de ma chambre. Elle est grande, mince et vêtue d'une longue blouse blanche. Ses cheveux noirs sont toujours tirés en arrière et ses lunettes aux verres épais accentuent son air sévère.

Elle se déplace sans bruit, comme un fantôme. On dirait qu'elle devine le moment où l'on est en difficulté. Cependant, si certaines infirmières nous raniment en nous serrant dans leurs bras, c'est loin d'être son cas.

On ne peut vraiment dire qu'elle soit *gentille*.

— Viens, Kyla. Tu es attendue.

— Je suis obligée ? Je ne peux pas rester ici ?

Elle fait non de la tête, avec une lueur d'impatience dans les yeux. Elle doit avoir entendu cette requête des milliers de fois. Enfin, 19 417 fois – au moins, puisque mon Nivo porte le numéro 19418.

— Tu sais bien que c'est impossible. Nous avons besoin de la chambre. Suis-moi.

Elle tourne les talons, et je prends mon sac, qui contient tout ce que je possède. Il est donc très léger.

Avant de fermer la porte, je regarde attentivement la pièce. Sur le lit, deux oreillers, une couverture. L'évier est ébréché sur le côté, et c'est la seule chose qui distingue ma chambre des centaines de cellules sur le même modèle.

Ces détails sont les premières choses dont je me *souviens*.

Pendant neuf mois, ces quatre murs ont marqué les frontières de mon univers, avec des incursions dans le

bureau du Dr Lysander, le gymnase et les salles de cours à l'étage d'en dessous.

Mon Nivo vibre plus fort et je grimace en le consultant : 4,1.

Trop bas.

Le Dr Lysander se retourne d'un air désapprobateur. Elle se penche pour que nos yeux soient à la même hauteur et pose une main sur ma joue.

Ce geste aussi, c'est une première fois.

— Tout se passera bien, je t'assure. Et nous nous verrons régulièrement, au début. Chaque quinzaine.

Elle sourit. C'est si rare que j'en oublie ma peur et que mon Nivo remonte.

Elle me précède dans l'ascenseur.

Première fois que je descends les dix étages...

Nous restons silencieuses.

Au rez-de-chaussée, nous empruntons un couloir menant à une porte que je n'ai encore jamais franchie, et pour cause. Au-dessus, il y a écrit : « Procédure de sortie. »

— Pas besoin de frapper. Entre ! m'ordonne-t-elle.

J'hésite, pose la main sur la poignée et pivote pour lui dire au revoir (ou la supplier de me garder, je ne sais pas trop...). Mais elle a déjà tourné les talons. Je ne vois que sa silhouette qui s'engouffre dans l'ascenseur. Blouse blanche et cheveux noirs.

Mon cœur bat trop vite. Je prends une profonde inspiration et compte lentement jusqu'à dix, comme on me l'a appris en cas de panique. Puis je redresse les épaules et pousse la porte.

Devant moi s'étend une longue pièce, meublée de chaises en plastique alignées contre un mur. Deux autres

Effacés attendent. À leurs pieds, un sac réglementaire, comme le mien. Je les reconnais. Elles étaient en cours avec moi. Elles aussi ont troqué leur longue combinaison en coton bleu pâle contre un jean et un T-shirt blanc. Soudain, j'ai l'impression d'avoir passé un autre uniforme...

Elles sourient, ravies de quitter enfin l'hôpital avec leur « famille » – qu'elles n'ont pourtant jamais vue, elles non plus.

L'infirmière installée derrière le bureau lève la tête en m'entendant.

— C'est toi, Kyla ? Entre !

La porte se referme derrière moi et mon Nivo vibre avec insistance. Dès que j'arrive près d'elle, l'infirmière me saisit le poignet et fronce les sourcils devant mon 3,9.

Avant que j'aie eu le temps de réagir, elle me serre le bras d'une main et de l'autre m'enfoncé l'aiguille d'une seringue dans l'épaule.

— C'est quoi ? demandé-je une fois libérée de son étreinte.

— Quelque chose pour te stabiliser. Assieds-toi jusqu'à ce qu'on t'appelle.

J'obéis, l'estomac noué. Les deux autres me regardent avec de grands yeux curieux. Je sens le produit se répandre dans mes veines. Mon Nivo remonte lentement à 5.

Mon corps se calme mais pas mes pensées.

Et si je ne plaisais pas à mes parents ? Même quand j'essaye d'être agréable, les gens ont l'air contrariés, comme si je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient.

Et si moi, je ne les aimais pas ?

Depuis quelques semaines, j'ai leur photo : David, Sandra et Amy Davis : papa, maman et ma sœur aînée. Ils sourient devant l'objectif et ont l'air plutôt sympathiques.

Seulement, ça ne suffit pas à calmer mes appréhensions. Quels que soient leurs caractères, il faudra que je me débrouille pour qu'ils m'apprécient.

Je n'ai pas le choix.

Chapitre 2

Au début, la procédure de sortie me paraît assez simple. Je suis scannée, photographiée, pesée, et on me prend mes empreintes digitales. C'est après que cela se complique, lorsque l'infirmière me conduit à un autre bureau.

— Tes parents t'attendent, m'explique-t-elle. Il y a des papiers à signer.

Je le sais déjà. C'est censé faire de nous une famille heureuse qui vivra dans le meilleur des mondes possibles.

Seulement, si, en me voyant, mes parents refusaient de signer ?

— Tiens-toi droite ! Et *souris* ! m'ordonne-t-elle avant de me pousser dans la pièce.

Je plaque un grand sourire sur mon visage, même si ça ne suffira pas à me transformer en petit ange. Ça doit plutôt me donner l'air débile.

Première surprise : mes parents et Amy ne se tiennent pas de la même façon que sur la photo et ils ne portent pas les mêmes vêtements.

C'est trop d'un coup, tant de nouveaux détails ! Même avec la dose d'euphorisant qu'on m'a envoyée dans mes veines... Dans mon état, on ne gère qu'une chose à la fois.

Je me concentre sur leurs yeux. Ceux de papa sont gris et indéchiffrables. Ceux de maman, noisette avec des petites paillettes dorées, et ils trahissent une impatience qui me rappelle le Dr Lysander. À elle aussi, rien ne doit échapper. Quant à ma sœur, ses grands yeux sombres, presque noirs, fixent les miens d'un air bienveillant. Ils mettent en valeur sa peau couleur chocolat, son teint velouté. Lorsque la photo m'est parvenue, j'ai demandé pourquoi Amy était si différente de mes parents et de moi. On m'a répondu que sous le règne de la glorieuse Coalition Centrale, peu importait la couleur de peau.

Comment peut-on ignorer un tel contraste physique au sein d'une même famille ?

Ils sont assis autour d'un bureau, en face d'un autre homme. Tous les regards sont rivés sur moi mais personne ne dit rien. Mon sourire me paraît de plus en plus figé. Une vraie grimace.

Enfin, mon père se lève et s'avance vers moi.

— Kyla, nous sommes très heureux de t'accueillir dans notre famille.

Il m'embrasse sur la joue. La sienne est rugueuse car il a de la barbe. Son sourire est chaleureux et sincère.

Puis ma mère et Amy s'approchent à leur tour. Elles me dominent de plusieurs centimètres – facile, vu que je ne dépasse pas un mètre cinquante.

Amy glisse son bras sous le mien et me caresse les cheveux.

— Comme ils sont beaux...

Je regarde maman. Son sourire forcé ressemble au mien.
Derrière son bureau, l'employé se racle la gorge et tripote des papiers.

— Vos signatures, s'il vous plaît...

Mes parents s'exécutent, puis papa me tend le stylo.

— À ton tour, Kyla, dit l'homme en désignant un espace blanc à la fin du long document, juste au-dessus de mon nom, « Kyla Davis », en gros caractères d'imprimerie.

— C'est quoi ? lancé-je, regrettant aussitôt ma question.

Réfléchis avant de parler, me dit toujours le Dr Lysander. En l'occurrence, savoir ce que je signe ou pas ne change rien. Qu'est-ce qui m'a pris ?

L'homme hausse les sourcils d'un air irrité.

— La déclaration de libération, après traitement requis pour condamnation par tribunal externe.

— Je voudrais la lire d'abord.

Quelque chose en moi s'obstine. L'esprit de contradiction ?

— C'est ton droit, soupire l'employé. Mr et Mrs Davis, veuillez donc attendre la décision de Miss Davis.

Je feuillette le document. Il fait une douzaine de pages aux lignes très serrées. Les caractères dansent devant mes yeux et mon cœur recommence à battre trop vite.

Papa pose une main sur mon épaule.

— Nous attendrons, Kyla. Pas de problème.

C'est lui mon responsable, désormais. Lui et maman. On me l'a suffisamment expliqué la semaine dernière : nos relations sont définies dans ce contrat. Les parents ont l'autorité, les enfants obéissent.

Je n'ai pas besoin d'en savoir plus, non ?

Je signe avec mon nouveau nom de famille – le seul que je connaisse. Mon prénom aussi est nouveau, mais je m’y suis habitué. C’est un administrateur qui me l’a donné lorsque j’ai repris connaissance ici, il y a neuf mois. Je lui rappelais sa tante Kyla, qui avait des yeux verts comme les miens.

— Je me charge de ça, dit papa en prenant mon sac.

Amy passe son bras sous le mien et je laisse ainsi derrière moi tout ce que j’ai jamais connu.

Lorsque nous sortons du parking souterrain de l’hôpital, je surprends les regards de mes parents dans le rétroviseur. C’est de bonne guerre puisque je les observe aussi.

Ils se demandent probablement ce qu’ils font avec deux filles aussi mal assorties. Et cela n’a rien à voir avec la couleur de peau de ma sœur – que je ne suis pas censée remarquer – ni avec nos trois ans de différence.

Amy est grande et dotée d’une forte poitrine. Je suis petite et menue, avec des cheveux blonds et fins. Les siens sont noirs, épais et lourds. Elle est « canon » comme dirait un des infirmiers à propos d’une de ses collègues qui lui plaisait. Et moi je suis...

Je me racle en vain la cervelle pour trouver un mot désignant le contraire de ce qu’est Amy. C’est peut-être ça la réponse... Il n’existe aucun terme adéquat. J’existe en creux, sans définition.

Amy porte une robe rouge à manches longues. Surprenant mon regard, elle dégage son poignet pour que je voie son Nivo. J’écarter les yeux d’étonnement : elle aussi a été Effacée ? Son Nivo est d’un modèle plus ancien, gros et épais, alors que le mien a l’air d’une montre-bijou – même si cela ne trompe personne.

— Je suis tellement heureuse que tu sois ma sœur, affirme-t-elle.

Elle doit être sincère car son Nivo affiche 6,3 en gros chiffres numériques.

Nous arrivons devant la grille de sortie.

Un garde s'avance vers la voiture et les autres nous dévisagent derrière les vitres. Mon père appuie sur des boutons et toutes les vitres de la voiture descendent. Même le coffre s'ouvre.

Mes parents et Amy remontent leurs manches et tendent leur main droite au-dehors. J'en fais autant. Puis un garde avise les poignets nus de mes parents, hoche la tête, et passe un objet au-dessus du Nivo d'Amy. L'objet sonne. Il procède de la même manière avec moi. Ensuite il va examiner le coffre et le referme d'un coup sec.

La barrière de sûreté s'ouvre enfin et nous débouchons dans une rue.

— Kyla, qu'aimerais-tu faire, aujourd'hui ? me demande ma mère.

Elle est ronde et pointue. Oui, je sais : ces deux adjectifs paraissent contradictoires. Je veux dire qu'elle est ronde de corps et tendre d'apparence, mais que ses regards et ses paroles sont aigus et perçants.

Je me retourne. Le complexe hospitalier occupe tout l'horizon : interminables rangées de petites fenêtres grillagées, hautes clôtures, miradors disposés à intervalles réguliers, sentinelles...

— Kyla ! Je t'ai posé une question !

Je tressaille.

— Je ne sais pas, marmonné-je.

— Normal, remarque mon père. Elle n'a encore aucune idée de ce qu'elle « peut » faire.

— Rentrons à la maison, propose Amy. Elle a besoin de temps pour s'habituer. D'ailleurs, c'est ce qu'a dit son docteur.

— Évidemment, soupire ma mère. Les médecins savent toujours tout.

Il y a un silence lourd de sous-entendus. Apparemment, ma mère n'a guère confiance dans le corps médical...

Je croise le regard de mon père dans le rétroviseur.

— Kyla, tu connais l'histoire du médecin qui ne pouvait pas distinguer sa droite de sa gauche ?

Il se lance dans une longue histoire d'erreurs chirurgicales, à la grande joie de ma mère et de ma sœur. Moi, je ne trouve pas ça drôle. J'espère que rien de tel n'arrive dans mon hôpital...

Et puis, j'oublie, captivée par la ville qu'ils appellent Londres. Nous circulons maintenant dans une rue bordée de bâtiments incendiés, aux ouvertures condamnées. Plus loin, le quartier s'anime. Il y a du linge qui sèche aux balcons, des plantes, des rideaux que le vent soulève comme s'il voulait s'amuser avec.

Et partout, des gens. Dans les voitures, sur les trottoirs. Des foules de gens, entrant et sortant de boutiques ou de bureaux, se hâtant dans toutes les directions. Ils semblent ignorer les gardes postés aux coins des rues. D'ailleurs, ceux-ci sont de moins en moins nombreux au fur et à mesure que nous nous éloignons de l'hôpital.

J'observe tout – les rues, les gens, les immeubles – pour me rappeler.

Le Dr Lysander m'a souvent demandé pourquoi je cherchais systématiquement à mémoriser ce que je voyais

dans le moindre détail. Je n'ai jamais su le lui expliquer, sinon que je n'aime pas me sentir vide.

Après mon Effacement, dès que j'ai réussi à mettre un pied devant l'autre sans tomber, j'ai parcouru les étages autorisés de l'hôpital. J'ai compté mes pas et inscrit chaque recoin dans ma mémoire. J'aurais pu trouver les bureaux des infirmières les yeux fermés. Et aussi les laboratoires et les chambres. Je n'avais pas besoin de voir leur numéro. Même en ce moment, il me suffit de me concentrer pour que ça me revienne parfaitement.

Mais il faudrait que je parcoure toutes les rues de Londres pour avoir la configuration de la ville dans la tête... Bien sûr, on m'a montré des cartes et des photos, à l'hôpital. Cela faisait partie des cours de culture générale nous préparant à notre sortie. Pour moi, c'était facile de me rappeler. Il me suffisait de dessiner ce que j'avais vu, et d'écrire les noms dans un cahier. Les autres élèves n'étaient pas aussi réceptifs. Ils souriaient comme des abrutis et ne reconnaissaient jamais rien. Ce n'est pas de leur faute : lorsque nous avons été Effacés, la fonction « heureux caractère » de nos profils psychologiques a été renforcée au maximum.

Je suppose qu'avant le traitement, je n'avais aucun sourire en réserve...

Chapitre 3

Mes parents habitent un village à une heure de la capitale. À l'arrivée, papa sort mon sac du coffre et se dirige vers la maison en sifflotant, les clés à la main. Maman et Amy descendent à leur tour.

— Alors, Kyla, tu viens ? s'impatiente ma mère.

Mais j'ai beau pousser la portière, elle ne bouge pas. Je commence à paniquer. Heureusement, Amy m'ouvre de l'extérieur.

— Tu appuies ici, m'indique-t-elle. Vers le bas et ensuite vers l'extérieur. Tu comprends ?

Elle referme la portière, et j'actionne la poignée en suivant ses instructions. Ouf, ça marche ! Une fois dehors, j'apprécie aussi de me dégourdir les jambes. Nous avons mis trois heures à cause des embouteillages et des déviations. Maman est d'une humeur exécrationnelle...

Elle me saisit le poignet.

— 4,4 ! s'écrie-t-elle. Juste parce que tu n'arrives pas à ouvrir une portière ! Eh bien, ça promet...

Je veux protester : c'est surtout sa réaction, qui me stresse.

Mais comme j'ignore ce que je devrais dire ou pas, je me tais et me mords l'intérieur de la joue.

Dès que nos parents sont entrés dans la maison, Amy glisse un bras sur mes épaules.

— Elle n'est pas méchante, m'explique-t-elle. Juste grognon parce que nous sommes en retard pour ton premier dîner chez nous.

Je ne sais toujours pas quoi dire mais, cette fois, c'est parce que quelqu'un est gentil avec moi. Je lui souris timidement.

— Tu veux faire un tour dans le jardin ? me propose-t-elle.

J'acquiesce.

À l'endroit où la voiture est garée, à droite de la maison, il y a plein de petits cailloux qui roulent sous nos pas en crissant.

Amy m'entraîne sur la pelouse. Sur la gauche se dresse un arbre énorme – un chêne ? Ses feuilles sont jaunes, orange et rouges, et tombent en tourbillonnant. Ça me rappelle le cours sur l'automne... Normal, nous sommes le 13 septembre.

Des parterres de fleurs rouges et roses sont disposés de part et d'autre de la porte d'entrée. Tout est étrangement calme, ici. Je respire l'air frais, savoure son goût humide et presque sucré.

— On entre ? suggère Amy.

Je la suis dans un vestibule qui s'ouvre sur une grande pièce, meublée de canapés et de tables basses garnies de lampes. Un immense écran plat couvre pratiquement le mur du fond. C'est une télé ? Elle est bien plus large

que celle du foyer de l'hôpital – qu'on m'avait interdit de regarder car cela faisait empirer mes cauchemars.

Puis nous passons dans la cuisine. Longues surfaces de travail, avec des placards au-dessus et en dessous, une table d'angle... Il y a aussi un énorme four que maman vient d'ouvrir pour y glisser un plat.

— Kyla, va dans ta chambre et range tes affaires avant de dîner, m'ordonne-t-elle.

Amy me prend par la main.

— Par là, dit-elle en me ramenant dans l'entrée.

En haut de l'escalier, je découvre trois portes et une autre volée de marches.

— Nous, on est au premier, et papa et maman à l'étage du dessus. Notre salle de bains est au bout du couloir. Les parents ont la leur en haut. Et là, c'est ta chambre.

Elle désigne la porte de gauche.

— Entre ! m'encourage-t-elle.

Je suis agréablement surprise. Rien à voir avec la cellule que j'occupais à l'hôpital ! Il y a deux lits identiques, une petite table avec un miroir, et une penderie. Pas de lavabo. Une grande fenêtre donne sur le jardin de devant.

Amy s'assied sur un des lits.

— Je peux rester dormir avec toi, si tu veux. L'infirmière a dit que ce serait une bonne idée, jusqu'à ce que tu sois habituée à ta nouvelle maison.

Je devine ce que l'infirmière a expliqué : « Kyla est sujette aux cauchemars. Il vaut mieux ne pas la laisser seule, son Nivo peut descendre très bas et elle perd connaissance... »

Je m'assieds sur l'autre lit, et tends la main vers quelque chose de rond et de noir. Une peluche ? Ma main se fige.

— Tu peux le toucher. C'est Sebastian, notre chat. Il est très gentil.

J'effleure sa fourrure du bout des doigts. C'est doux et chaud. Puis le chat étire ses pattes, renverse la tête et bâille.

J'ai déjà vu des photos de chat, bien sûr, mais cette créature vivante me laisse perplexe. Son haleine sent le poisson, et ses grands yeux jaunes me fixent d'un air étonné.

— Miaou !

Je sursaute.

Amy se lève et se penche sur lui.

— Caresse-le comme ça, m'explique-t-elle en passant la main sur sa fourrure depuis la tête jusque sur la queue.

Je l'imites et il fait un drôle de bruit, un grondement profond qui vient de sa gorge et vibre dans tout son corps.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il ronronne. Ça veut dire qu'il t'aime bien.

La pièce est plongée dans l'obscurité. Amy dort. Sebastian ronronne toujours faiblement près de moi. La porte est entrouverte pour le chat, et des bruits me parviennent de la cuisine. On dirait que des assiettes s'entrechoquent.

— Elle ne parle pas beaucoup, hein ? déclare papa.

— Elle n'a pas décroché un mot ! Rien à voir avec Amy, qui n'a pas arrêté de rire et de parler depuis le moment où elle est arrivée. Elle est un peu bizarre, si tu veux mon avis. Avec ces grands yeux verts qui vous fixent si intensément...

— Mais non, elle est très mignonne. Laisse-lui le temps de trouver sa place.

— C'est sa dernière chance, n'est-ce pas ?

— Chut.

Une porte se referme et je n'entends plus qu'un faible murmure.

Je soupire. Au moins, à l'hôpital, je savais ce qu'on attendait de moi. Ici, tout est inconnu.

Enfin, ce n'est pas aussi terrible que je le redoutais : Amy est adorable, papa a l'air gentil et Sebastian sera sans doute plus efficace que le chocolat si mon Nivo dégringole. Et puis ici, on mange beaucoup mieux. C'est la première fois que je goûte du rôti. Amy m'a dit que maman en prépare un tous les dimanches...

Grâce au dîner et au bain – oui, on a une baignoire, quel luxe ! – je suis remontée à 7 au moment d'aller me coucher.

Seule ombre au tableau : maman me trouve bizarre.

Je dois faire attention à ne pas la fixer aussi intensément.

Puis, au moment où le sommeil me gagne, ses mots me reviennent à l'esprit : *c'est sa dernière chance...* J'en ai eu d'autres, alors ?

Je cours.

Des vagues griffent le sable comme pour m'attirer vers elles. Je ne peux pas les fuir. Mes pieds sont de plomb et chacun de mes pas résonne douloureusement dans mon corps. Mes poumons semblent sur le point d'éclater. Le sable doré se dérobe sous moi. Il s'étend à l'infini, aussi loin que mon regard peut porter. Je titube, glisse, me relève.

Quelque chose tente de me mordre les talons. Je suis terrifiée.

Ça se rapproche.

Et si je me retournais ? Si j'affrontais ce qui me poursuit ?

Je cours désespérément.

En vain... Ça me rattrape.

— Chut, ce n'est rien, je suis là.

Je me débats encore dans les bras d'Amy, puis la reconnais.

À cet instant, la porte s'ouvre et la lumière du couloir envahit la pièce.

— Que se passe-t-il ? demande maman.

— Elle a fait un mauvais rêve mais ça va mieux, maintenant. N'est-ce pas, Kyla ?

Le rythme de mon cœur se ralentit. Ma vision se fait plus nette. Je m'écarte de ma sœur.

— Oui, ça va.

En réalité, une partie de moi continue encore à courir.

Chapitre 4

Je tournoie entre les arbres avant de me laisser tomber sur l'herbe émaillée de marguerites. Dans le ciel, les nuages dessinent des formes et des visages vaguement familiers. J'ai des noms sur le bout de la langue, mais ils m'échappent... Tant pis. C'est bien d'être là, immobile, d'être *moi*.

Puis mon sang se répand comme une nappe de brouillard.

J'ai disparu. Je n'existe plus.

Il fait noir, maintenant, sous mes paupières closes : plus d'arbres, ni de ciel... plus d'herbe non plus.

Tiens, je suis allongée sur un matelas.

J'existe ?

J'ai rêvé ?

Je dois être à l'hôpital. C'est étonnant... Je n'ai entendu ni la sonnerie de 5 heures ni le cliquetis du chariot transportant les petits déjeuners dans le couloir.

Je retiens mon souffle et écoute.

Il y a une respiration légère, régulière, tout près de moi.

Une Surveillante ? Ai-je perdu connaissance au cours d'un autre cauchemar ? En tout cas, elle ne me surveille guère. Elle s'est endormie !

Puis j'entends des sifflements joyeux, dans la direction inverse. On dirait une mélodie, qui se répète sans arrêt... On dirait... un mot me vient : des oiseaux ?

Je bouge un peu les pieds et rencontre quelque chose de chaud et de souple.

Cette fois, je me rappelle : je ne suis pas à l'hôpital !

J'ouvre les yeux : Amy dort profondément, comme Sebastian. Ma sœur est-elle une nouvelle sorte de Surveillante ?

Je marche silencieusement jusqu'à la fenêtre et tire le rideau.

Un autre mot me traverse l'esprit : aube.

Le ciel est strié de rouge et de rose, parsemé de minces volutes de nuages encore assombris de nuit. L'herbe est éclaboussée d'orange, d'or, de vermillon et de pourpre. C'est magnifique. Jamais encore je n'avais vu le jour se lever. À l'hôpital, la fenêtre de ma chambre était orientée à l'ouest, et je n'avais droit qu'au soleil couchant. Enfin, ce que m'en laissaient voir les hauts immeubles environnants.

J'ouvre la fenêtre en grand, me penche et respire l'air frais, dépourvu d'odeur de métal ou de désinfectant. Les rougeoiements du ciel laissent rapidement place à une lumière dorée qui fait chatoyer le jardin et les prés.

Soudain, j'ai la certitude d'être née à la campagne. J'en suis aussi sûre que je respire. Cet endroit ressemble

à l'endroit où je vivais autrefois. Sauf que maintenant, c'est ici, chez moi.

D'après le Dr Lysander, il n'est pas possible de savoir si les images qui m'arrivent de mon subconscient sont vraies ou non. Alors je dessine des diagrammes, des plans, des cartes. Des visages. Pour tenter de mettre de l'ordre dans le chaos, et repousser la folie.

En bas, l'herbe humide, les feuilles mortes vernissées de pluie, les fleurs, tout me fait signe. Tout demande à se transformer en lignes sur le papier, à reconstituer un monde organisé. Je referme silencieusement la fenêtre. Amy dort toujours.

Deux yeux jaunes, presque verts, me fixent au bout de mon lit.

— Miaou !

Je me penche sur le chat et caresse sa belle fourrure. Il s'étire et bâille.

— Chut ! Ne réveille pas Amy ! murmuré-je à son oreille.

Où sont mes affaires à dessin ? Amy a défait mon sac hier après-midi. J'avais les idées trop confuses pour m'en charger.

J'ouvre un tiroir, puis un autre, jusqu'à ce que je trouve mon carton à dessins, mon carnet de croquis et mes crayons. Dessous, il y a la boîte de chocolats que les infirmières du onzième étage m'ont offerte, hier matin, en guise de cadeau d'adieu.

Hier...

Il me semble que cela fait bien plus longtemps que ça. J'ai soudain l'impression d'avoir un passé.

Mon Nivo marque 6,1. Rien qui justifie un chocolat, mais j'en prends un quand même. Pour le plaisir.

— Intéressant, comme petit déjeuner, marmonne Amy en se redressant. Tu te lèves toujours aussi tôt ?

Je réfléchis un instant. Je n'avais jamais songé à cela.

— À l'hôpital, on n'a pas le choix.

— Oui, je me souviens encore de l'horrible sonnerie du matin. Avec le petit déjeuner à 6 heures.

Elle frissonne. Je lui tends la boîte de chocolat.

— Tu en veux un ?

— Hum... Non, plus tard, peut-être, quand je serai mieux réveillée. C'est quoi ? demande-t-elle en désignant mon carton.

— Mes dessins.

— Je peux voir ?

J'hésite. Le Dr Lysander insistait pour les examiner de temps en temps, sinon, je ne les montrais jamais à personne.

— Tu n'es pas obligée, tu sais, ajoute Amy.

Je m'assieds près d'elle et ouvre le carton. Le premier dessin, c'est mon autoportrait. J'ai dessiné une moitié de mon visage tel que je le vois dans le miroir, et l'autre moitié en écorché, sans la peau, avec l'œil qui pend de l'orbite vide.

— Tu es vraiment douée ! s'exclame Amy. C'est stupéfiant.

Quelque chose me dérange. La liasse de feuilles n'est pas aussi épaisse qu'elle le devrait. Je les passe en revue : d'abord mes portraits, puis les dessins de ma chambre et d'endroits imaginaires...

— Il y a un problème, Kyla ?

— Je ne retrouve pas tous mes dessins.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Il en manque pratiquement la moitié.

— Que représentent-ils ?

— Des infirmières. Mon étage à l'hôpital, les plans de différentes parties du bâtiment. Le Dr Lysander et...

— Tu as bien dit « le Dr Lysander » ? Tu la connais ?
Je lève les yeux vers elle. Mon Nivo vibre : 4,3.

Amy m'entoure les épaules de son bras. Je tremble, mais ce n'est pas de froid. Qui a bien pu me prendre les seules choses qui sont à moi ?

— Kyla, tu peux en dessiner d'autres, n'est-ce pas ?
3,9.

Chute libre.

— Kyla ! Regarde-moi !

Je m'arrache à la contemplation de mon autoportrait à l'œil mort et la dévisage. Elle a peur...

3,4...

— Kyla, dessine-moi. Tout de suite.

Elle me plante mon crayon dans la main droite et pose mon carnet de croquis sur mes genoux.

Alors je me mets à dessiner, machinalement. Non : naturellement.

Chapitre 5

- **J**e peux voir ?
- Pas encore. Reste tranquille, sinon je n'arriverai pas à le finir.
- Ouh la la... quel tyran !
- J'ai bientôt terminé.
- Amy me sourit.
- Ton Nivo a remonté ?
- Je regarde mon poignet.
- Oui. Je suis à 5,2 et ça ne bouge plus.
- La porte s'ouvre mais je ne lève pas les yeux.
- Vous venez prendre le petit déjeuner ? nous demande maman.
- Dans une seconde, dis-je en regardant Amy une dernière fois.
- Une dernière ombre, là et là.
- Fini ! dis-je en posant mon crayon.
- Amy se précipite et maman s'avance jusqu'à nous.
- Oh ! C'est tellement ressemblant..., souffle Amy.
- Maman en est bouche bée de surprise.

— Incroyable. C'est exactement elle ! Je vais l'encadrer et l'accrocher au mur.

C'est moi qui reste bouche bée, cette fois...

Maman nous sert des pancakes avec du beurre et du sirop d'érable ou, si on préfère, de la confiture de fraises. Je goûte aux deux : excellent...

— Tu sais, Kyla, tu n'auras pas des pancakes tous les jours, lance maman.

Mon portrait d'Amy est accroché sur la porte du Frigo avec un aimant. J'imagine qu'il n'aura jamais droit à un cadre... Tant pis. Maman a eu un accès d'enthousiasme et maintenant elle est redevenue normale... Enfin, je veux dire, « pointue ».

— Amy, dépêche-toi ! Il te reste vingt minutes et tu es loin d'être prête !

— Je ne peux pas rester avec Kyla, juste aujourd'hui ?

— Non.

— Où est papa ? demandé-je.

— À son travail. Où je devais être moi aussi. J'ai été obligée de prendre un congé pour m'occuper de toi.

Je panique... Je vais rester seule avec maman toute la journée ?

— Mais... J'aimerais bien aller au lycée... Je peux suivre Amy ?

— Non.

— Il faut d'abord que tu sois évaluée par l'infirmière de la zone, m'explique Amy. C'est elle qui dira si tu es prête. Puis on te fera passer des tests d'orientation, et ça déterminera les cours que tu vas suivre. D'ailleurs, le lycée a déjà envoyé des livres.

— L’infirmière va passer cet après-midi pour faire ta connaissance, ajoute maman.

Je cesse de protester. Il faut absolument que j’aie l’air aussi adaptée que possible.

Amy file à l’étage, pressée d’enfiler son uniforme. Elle est en première. À dix-neuf ans, elle devrait déjà être en terminale mais il lui a fallu une année pour rattraper son retard.

Elle avait quatorze ans lorsqu’elle a été Effacée. J’en ai seize, à présent. Combien d’années de lycée me reste-t-il à faire ?

— Je te laisse la vaisselle, me dit maman.

— Pourquoi ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Je te laisse *faire* la vaisselle, répète-t-elle.

Je me lève et regarde la table. Que veut-elle dire ? La vaisselle est déjà fabriquée.

— Prends les assiettes et les tasses et pose-les là, m’explique-t-elle en désignant le plan de travail près de l’évier.

Je prends une assiette et la porte à l’endroit indiqué.

— Pas une à une, c’est trop lent ! Tu dois les empiler, comme ça.

Elle s’empare des assiettes, rassemble les couteaux et les fourchettes dans celle de dessus, puis pose bruyamment le tout sur le plan de travail.

— Remplis l’évier d’eau chaude. Ajoute du liquide vaisselle. Pas trop..., m’explique-t-elle en pressant sur un flacon d’où sort un flot de bulles. Après tu frottes avec la brosse.

Je l’observe avec attention.

— Ensuite tu rinces chaque assiette sous le robinet et tu la mets dans l'égouttoir, comme ça. Et tu recommences. Tu as compris ?

— Oui, je crois.

Alors c'est ça, « faire la vaisselle »...

Je débarrasse une assiette des restes collants de pancake et de sirop, la rince et la place sur l'égouttoir.

— Mets la gomme, sinon tu vas y passer la journée.

— Je mets quoi ?

— La gomme. Ça veut dire : accélérer. Aller plus vite.

Après les assiettes, les tasses. Ce n'est pas si difficile. J'accélère (je mets la gomme !) et maman essuie la vaisselle mouillée avec un torchon. Je saisis les couteaux et tourne la tête en entendant Amy dégringoler l'escalier.

— Aïe !

Une fine ligne rouge dégouline sur un couteau au creux de ma main droite.

— Oh ! Non ! Kyla ! s'exclame Amy en entrant dans la pièce.

Maman s'empare d'une feuille de papier absorbant.

— Appuie dessus. Inutile de mettre du sang partout.

J'obéis et Amy me frotte gentiment l'épaule en jetant un œil à mon Nivo : 5,1.

— Ça te fait mal ? me demande-t-elle.

— Un peu...

En réalité, ça brûle au creux de ma main, là où la peau est déchiquetée. Une large tache rouge envahit le papier blanc.

— C'est juste une petite coupure, déclare maman en repoussant le papier pour regarder. L'infirmière s'en occu-

pera tout à l'heure. Amy, cours, sinon tu vas rater ton car.

Maman m'enveloppe la main dans un pansement.

— Kyla, j'ai oublié de te dire que les couteaux sont coupants. Ne les tiens jamais par le bout pointu.

Je baisse la tête, confuse. Il y a tellement de choses à se rappeler...

Plus tard, Miss Penny, l'infirmière, défait mon pansement pour examiner ma blessure.

— Non, je ne pense pas qu'il faille la recoudre, affirme-t-elle. Je vais nettoyer la plaie avec un antiseptique. Ça va piquer un peu, je te préviens.

Elle tamponne ma paume avec un coton imbibé d'un liquide jaune qui brûle et me remplit les yeux de larmes. Puis elle refait le pansement.

— C'est bizarre, remarque maman. Lorsqu'elle s'est coupée, elle a regardé sa main sans pleurer, sans la moindre réaction.

— Eh bien, elle ne s'est sans doute jamais coupée avant. Elle n'a jamais vu de sang.

Je déteste quand les gens parlent de moi comme si je n'étais pas là.

— Cela n'a pas fait baisser son Nivo non plus..., poursuit maman.

— Excusez-moi, tenté-je, avec mon plus beau sourire de fille bien adaptée.

Toutes deux sursautent comme si elles venaient de s'apercevoir de ma présence.

— Quand pourrai-je aller au lycée ?

— C'est encore trop tôt, Kyla, répond Miss Penny. Commence par étudier les livres que l'on t'a envoyés.

Mrs Davis, il ne faut pas oublier de lui expliquer quels objets sont potentiellement dangereux – comme les cou-teaux. En dépit des apparences, Kyla découvre le monde comme un petit enfant et...

— Excusez-moi.

Nouveau sourire très adapté.

— Oui, Kyla ? répond Miss Penny.

— Justement, à propos de ces livres... Je les ai feuil-létés ce matin. Ils sont trop faciles.

— Ah ! Alors comme ça, tu es un petit génie ? raille maman avec une expression qui signifie que je suis plu-tôt une sacrée vantarde.

Miss Penny tire un netbook de son sac et commence à ouvrir des dossiers.

— Ma foi, elle n'en est pas loin, reconnaît-elle. D'après les tests de l'hôpital, elle est au niveau de son âge, ce qui est très inhabituel. La plupart des Effacés ont des années de retard. Je vais demander au lycée d'expédier autre chose. À moins qu'Amy n'ait de vieux livres de classe ? Il va falloir réfléchir aux sujets que tu dois étu-dier.

Elle ferme son ordinateur et se tourne vers maman.

— Où en étais-je ? Ah, oui... À l'hôpital, il n'y a rien de coupant ni de dangereux. Aussi, il faut lui expli-quer le b. a.-ba... Comme regarder des deux côtés avant de traverser la rue et...

— Excusez-moi.

Là, mon sourire commence à avoir l'air complètement inadapté...

— Quoi, encore ? s'impatiente maman.

— Je sais déjà quel sujet je veux étudier.

Miss Penny hausse les sourcils.

— Ah, oui ? Vraiment ? Et lequel ?

— Les arts plastiques.

— Bon, bon... Mais il y a des matières obligatoires. Et pour être accepté dans cette option, il faut déjà avoir quelques bases.

Maman désigne le frigo.

— Elle a dessiné ça, ce matin.

Miss Penny se lève pour aller examiner mon portrait et écarquille les yeux de surprise.

— Eh bien, je pense qu'ils t'accepteront, Kyla !

Elle se tourne à nouveau vers maman.

— Mrs Davis, vous avez fait un travail extraordinaire avec Amy ! Je suis certaine qu'avec le temps, Kyla s'adaptera aussi très bien à votre famille.

Je croise les bras. Et eux, alors ? S'adapteront-ils à moi ?

— Elle a fait un cauchemar, hier soir, se plaint maman. Elle a réveillé toute la maison avec ses cris.

Miss Penny ouvre à nouveau son netbook. Elle aurait pu m'interroger. Après tout, c'est moi qui suis le mieux placée pour parler de mes rêves, non ?

— En effet, elle y est sujette, je le crains. C'est sans doute pour ça qu'ils l'ont gardée si longtemps – neuf mois au lieu de six, comme la procédure l'exige. Nous allons voir comment contrôler cela en thérapie de groupe. Apparemment, les médicaments habituels n'ont fait qu'empirer les choses. Et...

— Pourriez-vous vous adresser à *moi* ? coupé-je, excédée.

Miss Penny cesse de sourire.

— Vous voyez qu'elle est difficile ! soupire maman.

— En effet. Elle a les défauts de l'adolescence et l'innocence d'un bébé... Écoute, Kyla. Je vais avoir un mot

en privé avec ta mère. Pourquoi n'irais-tu pas te reposer un peu dans ta chambre ?

Je claque la porte derrière moi et me laisse tomber sur mon lit. Pas le moindre signe de Sebastian.

Je prends mon carnet de croquis.

Maintenant que le choc est passé, je me moque que des dessins manquent. Si je ferme les yeux, je les revois en pensée, jusqu'au moindre détail. Je les dessinerai à nouveau.

Je prends un crayon dans ma main droite mais grimace en sentant la blessure. Pourquoi ne pas essayer avec ma main gauche ?

Au bout de quelques croquis rapides, je me sens à l'aise.

Pourtant, je ne peux pas me défaire d'une drôle d'impression, comme s'il allait se passer quelque chose. Je tourne la page pour dessiner de mémoire. Par qui je commence ?

Le Dr Lysander.

Au bout de quelques instants, le Dr Lysander fixe sur moi ses yeux insondables. Puis, en quelques traits seulement, je donne une profondeur perplexe à ses pupilles sombres.

J'en ai la chair de poule.

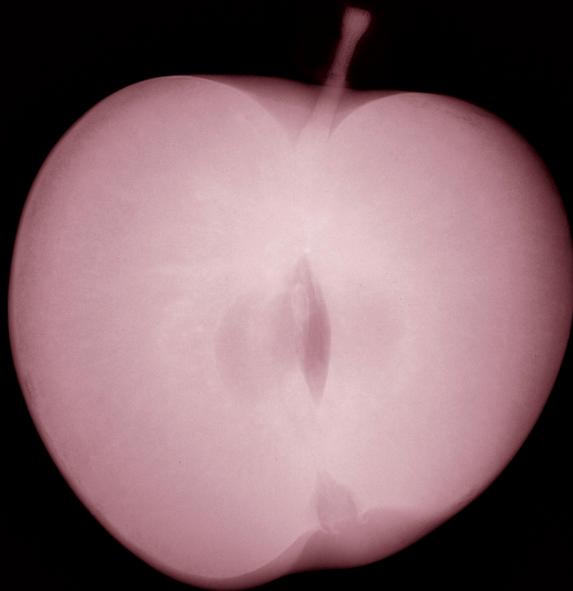
Mais ce n'est pas à cause de son regard. C'est parce que, en fait, je dessine beaucoup mieux de ma main gauche.

PROJET

ET SI VOUS INVENTIEZ LE GARÇON PARFAIT ?

ADAM

MICHAEL GTANT & KATHERINE APPEGATE



La Martinière **j.**
FICTION

1

Eve

Une pomme ! C'est l'image qui m'est venue à l'esprit quand le tramway m'a percutée, me brisant la jambe et broyant mon bras.

Une pomme ! Je l'avais vu sur l'étalage d'un marchand de fruits et légumes au marché bio de Powell. Un belle McIntosh rouge, posée au milieu d'une montagne de Granny Smiths bien vertes.

Quand on meurt – je me faisais cette réflexion tandis que j'étais propulsée dans les airs telle un oiseau qui vient de percuter le pare-brise d'une voiture – on devrait penser à l'amour. Ou si ce n'est à l'amour, on devrait au moins se remémorer ses péchés ou se demander pourquoi on n'a pas attendu que le petit bonhomme passe au vert.

Mais penser à une pomme !

Je me souviens parfaitement du crissement des freins et des cris horrifiés des passants. J'ai aussi entendu mes os éclater en mille morceaux avec un bruit étonnamment délicat, comme celui d'un carillon de bambou agité par le vent.

Une forêt de jambes m'entoure. Il y a un vélo aussi. Au travers de sa roue avant je peux lire l'affiche du magasin Lady Foot Locker : « 30 % de réduction, aujourd'hui seulement ».

À ce moment-là, j'aurais dû penser à l'amour. Pas à une pomme, et encore moins à une nouvelle paire de Nike. Mais j'ai vite arrêté de penser et, tout à coup, je me suis mise à hurler.

#

J'ouvre les yeux ; la lumière clignote. C'est certain, je suis morte. Je dis ça parce que dans les films, lorsque quelqu'un meurt, il y a toujours un tunnel avec une lumière qui scintille au bout.

— Evening ? Reste avec nous petite. C'est joli comme nom Evening ! Regarde-moi, Evening. Tu es à l'hôpital. Qui doit-on prévenir ?

La douleur m'écrase. Je prend conscience, soudain, que je ne suis pas morte ; mais je ne suis pas certaine que je n'aurais pas préférée l'être. Car alors, j'aurais peut-être eu envie de respirer plutôt que de crier.

— Evening ? On t'appelle Eve ou Evening ?

Je distingue des surfaces vaporeuses et blanches sur fond rouge au-dessus de moi, comme des voiles nuageux sur un coucher de soleil. Ça se déplace, ça bouge, ça marmonne même. Je perçois des bribes de phrases, des murmures. Ces nuages ont un air sinistre et déterminé. Ils parlent par fragments.

Vital. Opération. Notifier. Permission. Critique.

— Evening ? Qui doit-on appeler ?

— Vérifie son téléphone. Mais qui a planqué son téléphone, bon Dieu ?

— Je le trouve pas. J'ai juste sa carte d'étudiante.

— Comment s'appelle ta maman, chérie ? Ou ton papa ?

— Mon père est mort, je réponds.

Mais mes mots sortent dans un sifflement d'air imperceptible, comme si je murmurais une chanson. C'est une sensation étrange que de ne plus être capable de se faire entendre. J'ai tout de même obtenu un C+ en chorale. Ce n'est certes pas une note fabuleuse, mais voilà qu'à présent plus un mot ne sort de ma bouche.

Mourir serait tellement plus agréable, maintenant... Mon père et moi, juste nous deux... Fini, tout ce cirque, autour de moi !

Electro. Prêts ? On n'a pas le temps ! Maintenant, maintenant, maintenant !

Je suis branchée comme un cobaye de laboratoire. Et voilà que je me mets à voler au travers de ces nuages rouges et blancs. Je ne savais pas que je pouvais voler. J'apprends tellement de choses cet après-midi ; des choses dont je ne suspectais même pas l'existence.

— Evening ? Eve ? Dis-moi qui je dois prévenir, chérie.

J'essaie de revenir sur ce qui s'est passé – avant que je ne découvre que les nuages peuvent parler ; avant que je n'apprenne qu'un inconnu avait récupéré ma jambe cassée en mille morceaux.

Qu'est-ce que je fais avec ça ? avait-il demandé.

Finalement, je parviens à chantonner : « Ma mère s'appelle Terra Spiker ».

Les nuages restent silencieux un instant, puis je ne m'évade de cette pièce chargée de lumière trop intense.

Je suis réveillée par le fracas d'une dispute. L'homme est énervé, la femme sur le point d'exploser. Je ne les vois pas, ils sont cachés par un rideau vert hideux. Je décide de faire ce que je fais toujours lorsque mes parents se disputent : ajuster mes écouteurs et monter le son à m'en faire exploser les tympans. Mais quelque chose ne va pas. Mon bras droit refuse de m'obéir, et lorsque je touche mon oreille avec la main gauche, je constate que ma tête est enrubannée d'une gaze épaisse. De longs tubes sortent de mes bras et de mon nez.

— C'est ma fille, dit la femme, et si je décide qu'elle n'a rien à faire là, elle sort d'ici... compris ?

— Ecoutez-moi. Si je la laisse repartir avec vous, c'est sur une jambe qu'elle va sortir. Vous comprenez ?

L'homme semble supplier, et je réalise soudain que ce n'est pas mon père. D'abord, parce que mon père ne supplie jamais personne ; ensuite parce que mon père est mort.

— Je dispose des meilleures installations, de la meilleure équipe médicale qui soit.

La femme ponctue ses phrases de respirations dramatiques. Aucun doute, c'est bien ma mère.

— Elle est dans un état critique, placée en soins intensifs après quatorze heures de bloc opératoire. Il y a toutes les raisons de penser qu'elle va perdre sa jambe et vous, vous voulez la sortir d'ici ? Tout ça parce que c'est plus... commode ? Vous perdez la raison ?

Je me sens presque bien, un peu vaseuse et déconnectée, mais cet homme, dont je déduis qu'il est médecin, semble un tout petit peu inquiet à propos de ma jambe qui, manifestement, n'a pas l'air en meilleure forme que mon bras.

Je devrais le rassurer, faire en sorte que ma mère arrête de l'agresser. Quand elle est comme ça, il vaut mieux battre en retraite et lui donner raison, et il n'a pas l'air de le savoir. Le problème, c'est que ces satanés tubes m'empêchent de bouger.

— Je ne laisserai pas sortir cette patiente, poursuit le médecin, quels que soient vos arguments !

Silence. Ma mère est experte dans les longues pauses pesantes et douloureuses.

— Savez-vous comment s'appelle la nouvelle aile de l'hôpital, Docteur ? ajoute-t-elle enfin.

Nouveau silence. À peine troublé par le gazouillis de la machine à laquelle je suis reliée.

— Oui, je crois, répond-il. Le pavillon de neurogénétiq ue Spiker, n'est-ce pas ? Sa voix trahissait la défaite.

— J'ai une ambulance qui attend dehors, indiqua ma mère.

Échec et mat.

— Je suis certaine de pouvoir compter sur votre collaboration pour faire suivre son dossier médical, n'est-ce pas Docteur ?

— Si elle meurt, ce sera par votre faute.

Cette phrase a dû me perturber, si l'on en juge par l'alarme qui retentit soudain.

— Evening !

Ma mère accourt à mon côté. Boucles d'oreille Tiffany, parfum Bulgari, robe Chanel. Maman dans sa version « un vendredi en toute simplicité ».

— Tout va bien, mon ange, me rassure-t-elle. J'ai la situation sous contrôle.

Le tremblement de sa voix la trahit. Ma mère ne tremble jamais...

Je tente de déplacer ma tête de quelques millimètres et prend conscience que je ne suis pas en si grande forme. Et cette alarme qui ne cesse de hurler ! Le médecin balbutie quelque chose à propos de ma jambe, ou de ce qu'il en reste, tandis que ma mère, le visage enfoncée dans mon oreiller, me plante ses ongles vernis dans l'épaule. Je crois même qu'elle était en train de pleurer.

A cet instant, je sens une autre pression, tout aussi ferme, sur mon autre épaule.

C'est une main.

Je remonte le chemin qui mène de cette main au visage de l'individu, suivant le bras du regard.

La main est connectée à un gars.

— Docteur Spiker, dit-il, je vais l'installer dans l'ambulance.

Ma mère renifle dans ma robe. Elle se ressaisit, se dresse sur ses jambes. Elle repasse en mode « je contrôle la situation ».

— Mais Bon Dieu, que faites-tu ici Solo ?

— Vous avez laissé votre téléphone et votre sac lorsque l'on vous a appelé pour... (Il jette un œil dans ma direction.) l'accident. Alors, je vous ai suivi dans l'une des limousines de Spiker.

Je ne reconnais pas ce type ni même son nom. Comment peut-on porter un prénom aussi bizarre ? Il travaille certainement pour ma mère.

Son regard se porte de nouveau sur moi, il passe en revue les tubes. Il donne l'impression de sortir du lit avec ses cheveux ébouriffés et sa barbe de trois jours. Il est grand et blond, ses épaules sont larges, une carrure d'athlète. Ses yeux sont d'un bleu intense. Première déduction taxonomiste : Solo est un skateur, ou bien un surfeur, aucun doute là-dessus.

J'apprécierais beaucoup qu'il retire sa main de mon épaule. C'est vrai, après tout, on ne se connaît pas. Et côté espace vital, je suis suffisamment encombré par la présence de ces tubes et de la perfusion qui pend de mon bras.

— Petite Eve, me dit-il, ce qui suffit à me déranger un peu plus.

La première phrase qui me vient à l'esprit en guise de réponse ne peut être qualifiée de politiquement correcte. Heureusement pour lui, le tube qui sort de ma bouche m'empêche de prononcer quoi que ce soit d'intelligible.

À ce moment précis, je n'avais pas franchement la tête à me faire de nouveaux amis, mais plutôt à tirer sur tout ce qui bouge.

Si ma mère m'appelle « Evening » et mes amis « E.V. », personne ne m'appelle « Eve ». Jamais. Celui-là aussi devrait le comprendre.

— Réfléchissez, je vous en prie, docteur Spiker, insiste le médecin.

— Bon allez, on met les voiles, s'écrit Solo.

Il a environ mon âge, peut-être un peu plus. S'il travaille pour ma mère, soit il est interne au laboratoire, soit c'est un surdoué.

— Nous accompagnez-vous dans l'ambulance, docteur Spiker ?

— Non, non. Dieu sait combien de micro organismes vivent dans ces véhicules. Mon chauffeur m'attend, répond ma mère. Je dois passer quelques coups de fil et je doute que l'ambulance soit l'endroit indiqué pour cela. Je vous rejoins au laboratoire.

Le médecin soupire. Il tourne un bouton sur la façade de l'engin qui beuglait.

Ma mère m'embrasse la tempe.

— Je m'occupe de tout. Ne t'inquiète de rien, me glisse-t-elle dans l'oreille.

Je cligne des yeux pour lui signifier qu'en fin de compte, je ne suis soucieuse de rien. Ce serait d'ailleurs tout à fait impossible vu la dose de morphine qui court dans mes veines.

Solo remet à ma mère sa mallette et son téléphone. Elle disparaît de mon champ de vision et j'entends le staccato de ses Jimmy Choos s'éloigner.

— Salope, ajoute le médecin une fois ma mère hors de portée. J'ai jamais vu ça dans toute ma carrière.

— Vous inquiétez pas, rétorque Solo.

Vous inquiétez pas... C'est ça, ouais ! Parle pour toi, petit génie. Tu commences vraiment à me fatiguer. Ça me ferait des vacances si tu m'oubliais un peu. Et puis

vas-tu finir par retirer cette main de mon épaule ? J'ai envie de vomir !

Le médecin vérifie l'une de mes perfusions.

— Hey ! marmonne-t-il en regardant Solo, d'un air moqueur. « Vous êtes médecin ?

— Je ne suis juste qu'un apprenti, Docteur, répond Solo avec un demi sourire.

Solo rassemble mes affaires et mon cartable. Tout à coup, me vient à l'esprit que je dois préparer mon devoir de biologie. Un travail sur la première loi de Mendel. *Lorsqu'une paire d'organismes se reproduit sexuellement, sa progéniture hérite de manière aléatoire de l'un des deux gamètes de chaque parent.*

Génétique. J'aime la génétique, les règles, l'ordre. Aislin, ma meilleure amie, dit que c'est parce que je suis maniaque et que j'aime tout contrôler. Telle mère, telle fille.

Accélérez un peu... j'ai un devoir à faire, ai-je envie de crier, mais chacun est affairé dans son coin et personne ne m'écoute. Je songe alors que ce devoir en biologie ne sera pas la seule chose restée en suspend si je meurs.

La mort doit faire partie de la liste des bonnes excuses qui justifient que l'on n'a pas fait ses devoirs, non ?

— Tout ira bien, me rassure Solo. Dans peu de temps, tu courras 10 kilomètres sans même t'en rendre compte.

J'essaie de parler.

— ...a te ...aire, dis-je.

Vous avez déjà essayé de parler avec un tube dans la bouche ?

Et puis d'abord, comment sait-il que j'aime courir.

Solo

C'est donc bien la fille de la patronne. J'avais vu des photos d'elles. Difficile de les éviter, d'ailleurs : les murs du bureau de Terra Spiker en sont couverts. Ma préférée montre Eve franchissant une ligne d'arrivée, brillante de sueur, un sourire de tueuse sur le visage.

Je jette un œil à la civière sur laquelle Eve est allongée. Le tour de ses yeux est couvert d'ecchymoses, mais cela n'altère pas la ressemblance frappante avec sa mère. Pommettes proéminentes, yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. Grande et élancée.

Voilà pour les ressemblances. Par chance, Eve n'a pas hérité de la froideur glaciale de sa mère : ni de ses cheveux blonds platine, ni de ses yeux gris calculateurs. Au contraire : ses cheveux sont blonds et lumineux, ses yeux bruns sont doux et chaleureux.

À bien y penser, je ne suis plus tout à fait certain qu'ils soient bruns.

Il n'y a pas beaucoup de place à l'arrière de l'ambulance. Je manque de m'envoler lorsque l'ambulancier démarre sur les chapeaux de roue et déclenche la sirène.

— Eh, vas-y doucement, mec ! je hurle au chauffeur en grimaçant.

Le médecin assit à côté de moi me lance :

— Qu'est-ce qui te prends ? Ça va pas de crier comme ça !

Je sais que ce n'est pas le moment, mais je ne peux pas m'empêcher d'apprécier le hurlement de la sirène et les flashes de l'ambulance qui se reflètent dans les rues de San Francisco. C'est vraiment cool !

Et puis, Eve a l'air d'aller bien. Enfin, c'est ce que j'imagine.

On arrive sur le pont en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. *Le pont. Le Golden Gate Bridge.* C'est le plus beau que je connaisse. Je ne m'en lasse pas. Parfois, je me mets à imaginer combien ce pourrait être bon de *rider* le câble en *longboard*. Ça finirait certainement par un long plongeon vers une mort douloureuse, mais avant l'issue fatale, quel pied ça pourrait être !

Je m'assieds, les coudes sur les genoux, en basculant mes épaules légèrement vers l'arrière. J'ai la chance d'avoir une belle carrure, et ça se voit ! D'ailleurs, j'ai l'impression qu'elle l'a remarqué. Parce que moi aussi je la regarde...

Eve se met soudain à crier. Elle a mal. Contrairement à ce que je pensais, ce n'est pas moi qu'elle observe depuis tout à l'heure. Son regard fixe laisse imaginer qu'elle est ailleurs, loin de cette ambulance, de cette civière, de cette souffrance.

— Docteur, vous ne pouvez pas faire quelque chose ? dis-je au médecin.

Il vérifie le tube de la perfusion plantée dans le bras d'Eve. Celui-ci est tout entortillé, empêchant le liquide de circuler normalement. Le médecin déroule le tube et le fixe à l'aide d'un adhésif pour éviter que ça ne se reproduise.

— Elle se sentira mieux dans moins d'une seconde.

— Tant mieux !

Je me penche vers elle pour qu'elle m'entende.

— J'ai fait en sorte qu'il augmente un peu la morphine ! dis-je en articulant chaque syllabe.

Ses yeux roulent dans leurs orbites. Elle semble incapable de maintenir son attention. Pendant une seconde, un terrible doute me traverse l'esprit. Et si elle était en train de mourir !

À cette idée, une soudaine envie de crier me submerge. Je ne me laisse pas aller, mais une tristesse abyssale m'envahit jusqu'aux confins de mes cellules.

J'essaie de me débarrasser de cette affreuse sensation, mais lorsque l'on se met à imaginer la grande faucheuse assise juste devant vous, c'est difficile de s'en défaire.

— Meurs pas, d'accord ? lui dis-je

Ses yeux me fixent avec peine, comme si j'étais une cible trop lointaine.

Je me penche de nouveau sur elle et approche sa tête de la mienne. Dans le mouvement, j'appuie malencontreusement ma main sur sa jambe, la mauvaise, et Eve se met aussitôt à hurler.

Ma maladresse m'empêche de lui murmurer ce que j'avais prévu de lui dire, m'empêche de la rassurer :

Ne t'inquiète pas ! J'ai vu des choses. Je sais des choses.

Ta maman a des pouvoirs.

Elle ne te laissera pas mourir.